



Le Rire du grand blessé

Coulon, Cécile

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CÉCILE COULON

*L*E RIRE DU GRAND BLESSÉ

ROMAN



Viviane Hamy

Le livre :

PAYS : INCONNU

RÉGIME : TOTALITAIRE

ENNEMI PUBLIC : LA LITTÉRATURE

NUMÉRO : 1075 / PARTICULARITÉ : ANALPHABÈTE

Seuls circulent les livres officiels. Le choix n'existe plus. Le « Grand », à la tête du Service National, a mis au point les « Manifestations À Haut Risque », lectures publiques qui ont lieu dans les stades afin de rassembler un maximum de consommateurs. Peuvent alors s'y déchaîner les passions des citoyens dociles. Des Agents de sécurité – impérativement analphabètes – sont engagés pour veiller au déroulement du spectacle et maîtriser les débordements qui troublent l'ordre public.

1075, compétiteur exceptionnel, issu de nulle part et incapable de déchiffrer la moindre lettre, est parfait dans ce rôle. Il devint le meilleur numéro ; riche, craint et respecté. Jusqu'au jour où un molosse – monstre loué pour pallier les défaillances des Agents – le mord. À l'hôpital, où on le dorlote pourtant comme un bébé, sa vision bascule.

Le Rire du grand blessé est l'histoire féroce, jubilatoire, d'une société qui porte aux nues la Culture du Divertissement.

L'auteur :

Cécile est Coulon est née en 1990. Après des études en hypokhâgne et khâgne à Clermont-Ferrand, elle poursuit des études de Lettres Modernes.

Son premier roman *Le voleur de vie* et son recueil de nouvelles *Sauvages* ont paru aux Éditions Revoir.

Outre son goût prononcé pour la littérature, de Steinbeck à Luc Dietrich, Nathalie Sarraute ou Marie-Hélène Lafon en passant par Tennessee Williams, Stephen King ou Prévert, elle est aussi passionnée de cinéma (Pasolini, *La nuit du chasseur*, *The Big Lebowski*, *L'année dernière à Marienbad*, Bruno Dumont, Duncan Tucker, Larry Clark, John Waters) et de musique (Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Chuck Berry, Ramones, Lesley Gore, Otis Redding, John Legend).

La littérature française aux Éditions Viviane Hamy
(Extraits du catalogue)

Du même auteur :

Méfiez-vous des enfants sages

Le roi n'a pas sommeil

(Prix Mauvais Genres 2012)

Le Manifeste des enfants sauvages (Hors commerce)

Hoai Huong Nguyen

L'Ombre douce

(Prix Première de la RTBF 2013,

Prix du Salon du livre de Genève 2013)

François Vallejo

Vacarme dans la salle de bal

Pirouettes dans les ténèbres

Madame Angeloso

(Prix France Télévisions 2001)

Groom

(Prix des Libraires 2004, Prix Culture et Bibliothèques pour tous 2004)

Le Voyage des grands hommes

(Prix Pierre Mac Orlan 2005, Prix Roman du Var 2005,

Prix de l'Académie du Maine 2005)

Ouest

(Prix Giono 2006, Prix du Livre Inter 2007)

Dérive

L'Incendie du Chiado

Les Sœurs Brelan

(Prix Été du Livre-Marguerite Puhl-Demange 2011)

Métamorphoses

Jean-Paul Auffray

Icare trahi

Claire Wolniewicz

Ubiquité

Le Temps d'une chute

Terre légère

La Dame à la larme

Michel Bulteau

Karim Miské

Dominique Sylvain

Antonin Varenne

Fred Vargas

CÉCILE COULON

LE RIRE DU GRAND BLESSÉ

VIVIANE HAMY

© Éditions Viviane Hamy, août 2013
D'après une conception graphique de Pierre Dusser
© Photo de couverture : Paul Taylor Getty Images
ISBN 978-2-87858-723-4

Cinq uniformes, un chauffeur, une femme de ménage, un cuisinier, sept caméras fixées au plafond, cinquante heures de présence au Bureau, une Manifestation À Haut Risque par semaine, mille quatre-vingt-quinze jours de formation, un coude fracturé, trois côtes cassées, une mâchoire refaite à neuf, un certain nombre de zéros sur les feuilles de salaire, soixante-dix millions d'habitants à surveiller, deux oreillettes, trois hectares de parc arboré, soixante kilomètres de course à pied hebdomadaires, cinquante pouces d'écran plat, dix-huit minutes d'informations nationales. Et personne avec qui le partager.

Nous étions des chiffres, des performances. Nos capacités étaient mesurées lors de tests trimestriels imposés par le Service National : prises de sang, examens psychologiques, mises en situations, contrôles d'aptitudes physiques. Le rêve devenait réalité : la ville nous attendait, elle offrait La vie, à nous qui n'avions connu que la survie. Nos proches s'éloignaient : c'était le prix à payer, nous réglions la note sans broncher. L'argent n'était pas un problème : nous avions des femmes et des films de qualité à la demande.

Conquérir l'uniforme : notre unique échappatoire. Avant, les types de mon espèce vivaient aux crochets d'un parent indulgent. La famille était notre seul rempart contre la faim, la soif. Les autres survivaient. Tête baissée, en silence. Ils attendaient que la maladie ou l'absence d'hygiène les emportent. Certains tentaient un casse, une grande aventure perdue d'avance, et descendaient manger les pissenlits par la racine plus tôt que prévu.

Aujourd'hui, on nous considère comme l'élite du pays.

Le jour de la remise du diplôme, j'espérais de tout mon cœur faire carrière : j'étais le plus jeune, le plus talentueux. À l'annonce des résultats, mes professeurs bombèrent le torse, tandis que ma mère – c'était notre dernière rencontre, et sans doute la plus belle – pleurait en silence. Je n'avais jamais versé une larme ; ce jour-là, les barricades faillirent céder. Je les retins à bout de bras.

J'étais sauvé.

Je quittais ma famille, mon tas de boue pour mener la grande vie, celle que les nôtres se contentaient d'admirer sur l'écran d'un vieux téléviseur. J'avais l'impression de naître une deuxième fois. Satisfaits, mes supérieurs posaient leurs mains gantées sur mes épaules, me promettaient galons, honneurs et reconnaissance inespérés.

Les citoyens me craignaient autant qu'ils me respectaient ; je leur ouvrais l'accès à ce qu'ils désiraient tout en interdisant de céder à la folie en public. J'étais le garde-fou de millions d'individus prêts au pire pour ouvrir un Livre, consommer les sensations promises par la couverture. Ils se méfiaient ; je n'en dévorais aucun lorsqu'une

occasion se présentait. Mais ils savaient qu'à tout moment, s'ils cédaient à la panique inspirée par un Livre Terreur ou aux larmes d'un Livre Chagrin, je leur arracherais le précieux objet des mains, interdisant la lecture jusqu'à nouvel ordre. Essayez de retirer l'aiguille de la veine d'un héroïnomane, ça lui fera un drôle d'effet. Eux, c'était pire. J'étais préparé, entraîné, taillé dans le roc pour faire face. J'avais les cartes en mains : pendant que la foule pétait les plombs, je rêvais d'une existence lisse et propre, sans rien ni personne en travers de ma voie.

Mes camarades de promotion vous diraient, *nous sommes des hommes chanceux, nous n'avons jamais appris à lire*. La vie de prince à portée de main : le Service National nous embauchait car nous étions incapables de déchiffrer la composition d'une sauce sur une boîte de conserve. Deux fois par semaine, nos chauffeurs faisaient des courses.

Après l'obtention du diplôme, j'ai travaillé six ans pour le Service National : ce furent mes plus belles années. Pour la première fois, surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je me suis senti libre. J'avais signé le contrat du bonheur, à une seule condition : interdiction formelle d'apprendre à lire.

Le jour où ça m'est arrivé, j'étais au lit. Immobilisé, j'endurais en silence d'insupportables douleurs. Les ennuis se sont penchés sur moi plus vite que mon infirmière.

Tout ça à cause d'un chien stupide, et d'une femme que je ne connais pas.

PREMIÈRE PARTIE

Une centaine d'Agents encerclaient le stade.

À l'entrée, des milliers de spectateurs tentaient de les amadouer, prétextaient avoir perdu leur ticket. Ils imploraient, mains jointes, genoux au sol. Les billets avaient été vendus en quelques heures. Les Agents – engagés pour veiller à ce que rien ne dégénère – avaient l'habitude ; ce genre de scène rythmait leur quotidien.

Ils s'étaient coltiné trois années de formation dans les locaux du Service National. *La Gestion Des Clients En Manque*. Ils avaient ri en visionnant les vidéos de femmes écroulées sur le trottoir, les traits déformés par la colère de ne pas avoir eu assez d'argent – ou de temps – pour acheter un billet. Les rencontres avaient toujours lieu dans ce type d'endroit, elles nécessitaient au minimum vingt mille places. Sinon, certains Liseurs refusaient de se déplacer. Chaque fois, aucun siège vide. La grande messe accueillait toujours plus de fidèles. Affamés. Parfois, des petits malins partageaient une place, une fesse maladroitement calée contre le plastique du strapontin. Certains Agents acceptaient ces magouilles. En revanche, eux, s'ils tentaient de s'asseoir sur le béton des escaliers perpendiculaires aux rangées numérotées, étaient gentiment priés de déguerpir.

Les futurs Agents devaient prouver qu'ils avaient assez de coffre pour en imposer aux fanatiques les plus coriaces : ils gueulaient des menaces, criaient à s'en décrocher poumons et mâchoires, envoyaient valser d'un coup de poing vengeur de chétives tables en Formica. Pourtant, ce qui semblait une simple mise en situation s'avérait un véritable parcours du combattant quand il s'agissait d'obtenir une note supérieure à la moyenne nationale : les Tuteurs ne laissaient rien passer, rigueur et sévérité témoignaient d'un professionnalisme poussé à l'extrême. Assurer la sécurité lors d'une Manifestation À Haut Risque était le job le mieux payé pour des jeunes gens qui ne savaient pas à quoi ressemblait une salle de classe.

Les bons Agents devenaient une denrée rare : la multiplication des rencontres dans des lieux toujours plus époustouflants exigeait une quantité de main-d'œuvre dotée d'une sacrée dose de sang-froid et de réactivité, sans compter que certains publics étaient, comment dire, plus *intenses* que d'autres. Le désir d'un homme est difficile à saisir,

encore plus à contrôler. Alors, imaginez celui de milliers de personnes, réunies au même endroit, au même moment. Parfois, les Agents terminaient la journée sur un brancard. Difficile de rester calmes, face à une horde prête à en découdre pour décrocher un malheureux ticket d'entrée.

Pendant que le Liseur, perché sur un tabouret placé au centre de l'estrade, surjouait le dernier chef-d'œuvre d'un Écrivain Frisson, un micro posé sur le lobe de l'oreille gauche, une oreillette invisible dans la droite, les uniformes se tenaient debout, face au public, entre les barrières de sécurité en métal et la pelouse du terrain. Sur la poitrine, l'écusson du Service National.

Dans les cas les plus dangereux, l'équipe d'organisation faisait appel aux services d'une société de dressage, louait une cinquantaine de molosses pour terroriser les spectateurs trop audacieux, pour les dissuader de saccager leurs idoles, de risquer le moindre geste non autorisé. Les chiens coûtaient cher. Jaloux, les Agents les auraient préférés en ragoût. Ces bêtes étaient entraînées à mordre. Elles se résumaient à deux rangées de crocs acérés, une truffe gonflée, huileuse, quatre pattes musclées par des heures de course en plein air. Pas le genre de toutou qu'un gamin gratouille derrière l'oreille. Les molosses, ça voulait dire *vous n'êtes pas à la hauteur, le Service National ne vous fait pas confiance*. On engageait des chiens pour remplacer les hommes.

Les Agents, eux, n'avaient pas le droit de mordre ou de brutaliser les honnêtes citoyens. L'équation *chiens supplémentaires = moins d'agents* motivait les troupes. Pour celui qu'un molosse remplaçait, retour à la case départ. On retirait son insigne, les clés de l'appartement.

Les meilleures recrues travaillaient dans l'enceinte du stade, les moins expérimentées demeuraient à l'extérieur, sur le parking. Quelques novices s'assuraient que les bagnoles n'avaient subi aucun dommage.

Le spectacle durait une heure. Soixante minutes inoubliables : impossible d'imaginer ce qui se déroulait à l'intérieur des murs.

Ni caméra, ni appareil photo. C'était l'apocalypse en direct, la folie originelle. Des larmes, des cris, de la sueur. Des familles entières abattues par leur propre terreur. Pour comprendre, il fallait être présent, payer le prix pour participer à ce que les fanatiques appelaient *l'Heure de Grâce*. Et c'était ça.

Les mots du Liseur retentissaient, creusaient leurs sillons dans les mémoires, attaquaient tympan, nuques, bras et jambes. Bouches et paupières tremblaient. Les brûlures intérieures de vingt mille personnes se réveillaient, la cavalerie du premier chapitre chargeait à bride rompue, lacérait la mémoire comme un coup de couteau dans un vieil oreiller.

Pendant ces matchs-là, pas de mi-temps : aux deux tiers de la Lecture, certains tombaient, anéantis par tant d'étreintes imaginées. L'artillerie des mots tirait contre les parois crâniennes ; le Liseur rechargeait d'un coup sec, une nouvelle rafale s'ensuivait. Aucun répit. Impossible de se relever. Sombrier dans le piège du spectacle, c'était ce qu'ils espéraient. Ils suppliaient : *Prenez-moi en otage, mais que nul ne braque un revolver sur ma tempe, simplement un des derniers Livres imprimés. Réveillez ce qui dort en moi, que je sente mes entrailles rebondir.* Des milliers de personnes excitées comme des chiens le jour de l'ouverture de la chasse.

Ils souhaitaient être bouleversés, abîmés. Ils auraient pu aimer, haïr, blesser, protéger leurs semblables ; ils en avaient honte. Coupables d'exprimer la profondeur de leurs sentiments. Persuadés qu'une main invisible pointait un doigt sur eux. Leur vérité se cachait dans les événements qu'ils gardaient secrets. À l'intérieur, ils cherchaient un nid pour dissimuler un amour inavouable, étouffer le chagrin d'un deuil, la haine d'une punition injustement infligée. Les Manifestations À Haut Risque déchiraient le rideau : elles offraient un spectacle d'humanité dégueulasse.

Une fois la Lecture terminée, les projecteurs – placés au-dessus de l'estrade – s'éteignaient. Une voix d'homme sortie des haut-parleurs disposés aux quatre coins de l'édifice remerciait chaleureusement le public, puis le priait de se diriger vers la sortie sans faire d'esclandre. Dans la minute même, le Liseur disparaissait entre les portières d'une voiture sombre garée à deux pas ; aucun spectateur ne devait l'approcher. Quant à ceux qui écrivaient, on ne connaissait ni leur nom, ni leur visage. Planqués parmi la foule, ils savouraient leur chef-d'œuvre. Armées paginées, alinéas sévères, et paragraphes blindés dévastaient les spectateurs, et leur assuraient, à eux, un avenir en or. Les Écrivains de qualité, comme les Agents, constituaient une élite que le Service National couvait jusqu'à ce qu'ils s'étiolent. Contrairement à ces derniers, rien ne les distinguait du commun des mortels, ils vaquaient, sans jamais révéler leur profession.

L'Écrivain s'orientait vers sa catégorie de prédilection : de nombreux candidats pour les Livres Frissons, très peu pour les Livres Fous Rires. Les Livres Haine ameutaient une palanquée de types capables de vomir sur commande un mépris abject, tandis que les Livres Tendresse étaient quasiment orphelins. Chaque exemplaire arborait sur sa couverture la catégorie émotionnelle à laquelle il appartenait, suivie d'un numéro correspondant à la date d'impression. Nul résumé, pas de biographie, ni de préface, encore moins de photo. Un texte seul. Les Maisons de Mots ne perdaient pas de temps à inventer des phrases alléchantes : la mention de la sensation convoitée suffisait à assurer des ventes astronomiques.

La Manifestation était une démonstration de soumission affective : vingt mille paires de jambes, d'yeux, d'hémisphères cérébraux payaient le prix pour qu'on leur injecte cent dix pages – maximum – d'amour, de rage, d'horreur ou de miracles. L'Équipe d'Organisation, composée d'une centaine de types en veste noire accrochés à leur talkie-walkie, expédiait les soldats de papier prendre d'assaut des milliers d'hommes désireux de recevoir une claque ou une embrassade virtuelle. Des Manifestations miniatures étaient réservées aux enfants de moins de douze ans. D'autres avaient lieu dans des endroits très privés, destinées aux adultes avertis.

Vu d'en haut, le spectacle prenait des airs de vaisseau fantôme plongé en pleine mer déchaînée. Ses passagers, zombies affamés, étaient à la merci d'un capitaine dont les intonations trahissaient les trois années passées dans un amphithéâtre pour apprendre à amadouer, dompter, chiffonner le texte entre ses dents, afin de le recracher violemment. Les Liseurs étaient soumis à des tests plus draconiens que ceux des Agents. Quant aux travailleurs de l'ombre, les petites mains invisibles des Maisons de Mots, le Service National leur donnait des tickets gratuits pour les Manifestations, gratification amplement suffisante pour calmer les velléités syndicales des plus téméraires. Ce petit monde alimentait la machine comme un rongeur sa course : plus la bête prenait de la vitesse, plus la roue s'emballait. Et le Pouvoir, derrière les gigantesques vitres des bâtiments du Service National, gardait un œil rivé sur la cage en se demandant *pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?*

Archives personnelles no 482, notes de M.C. Coban, non datées.

Depuis l'industrialisation massive des zones périurbaines, le pays n'a pas connu de crise majeure. Le Service National, composé des différentes unités de gestion de la vie citoyenne, a toujours mis un point d'honneur à garder son économie à flot.

Avant les incroyables découvertes du Dr Nox et la mise en place du Programme, le Pouvoir portait déjà ce nom, mais la plupart des services de gestion connus aujourd'hui n'existaient pas. Les lettres capitales S.E.R.V.I.C.E N.A.T.I.O.N.A.L, taillées dans le marbre sur le fronton des bâtiments érigés en plein cœur de la ville, servaient de repère aux citoyens.

Le fonctionnement interne était connu de tous. Dans chaque quartier, de grandes affiches placardées montraient une pyramide, dessinée à traits épais, qui représentait les sections hiérarchiques du Service National, à côté desquelles on pouvait lire les noms des différents chargés d'affaires. Pour chaque Secteur, le Grand, figure suprême du Pouvoir, seul ordonnateur au sommet du chapiteau, désignait un Garde, lequel était assigné à son unité selon ses compétences. Il était hors de question qu'un spécialiste des Affaires d'Argent soit affecté aux Sports et Loisirs. On comptait quinze Gardes, remplaçables tous les six ans. Le Grand était élu par l'ensemble des Gardes, pour un mandat de huit ans. Si la majorité lui accordait les pleins pouvoirs, il pouvait être reconduit plusieurs fois de suite.

Les représentants des différents Gardes étaient désignés par les citoyens lors d'élections biennales. Le peuple faisait confiance à ces hommes en lien étroit avec les noms prestigieux du Pouvoir. Dociles et rigoureux. Dans les couloirs des administrations régnait un silence d'église, mêlé à une politesse discrète, furtive. La désertion des campagnes avait gonflé les effectifs citoyens ; le travail ne manquait pas, les relations externes fonctionnaient, et le Pouvoir avait mis en place un processus d'échanges avec les pays voisins qui garantissait stabilité économique et équilibre social.

1075 était, de loin, le plus doué. Et certainement le plus discret.

Dès qu'il s'était présenté dans le hall du Service National, les recruteurs l'avaient repéré.

Un mètre quatre-vingt-cinq de muscles. Chair balafrée, peau tannée. Ses yeux ne regardaient pas ; ils creusaient. Ils cherchaient, en vous, la mauvaise herbe à arracher. De grands bras secs, aux gestes nets et tranchants. La mécanique de son corps fonctionnait à merveille. Au premier coup d'œil, 1075 agissait comme les adolescents éduqués à la dure, loin des cités urbaines. Ses mains ressemblaient à deux araignées gonflées aux stéroïdes ; s'il lui prenait l'envie de vous coller une danse, vous feriez trois tours sur vous-même avant de recouvrer vos esprits. Son corps respirait l'effort, la puissance, le désir d'aller loin, de s'en sortir vivant. Ou presque.

Sa mère, une petite femme rectangle noyée dans les plis d'un long manteau d'homme, l'accompagnait. Silencieuse, serrée contre son flanc, elle lançait des regards de hyène alentour, autant indignée qu'apeurée par la foule des postulants. Elle serrait le bras de son fils, *allons-nous-en, nous n'avons rien à faire ici*. Pas de réponse. Impassible, il attendait son tour. Le bras amarré au sien n'était plus assez solide pour le retenir.

D'un geste brusque, le jeune homme avait pris son formulaire. Un Tuteur, qui s'était levé de son siège aux couleurs du Service National, l'accompagna jusqu'à son bureau pour lire et remplir les trois feuilles de papier jaune, où s'étaient en lettres minuscules une quarantaine de questions auxquelles le candidat ne comprenait rien. D'une voix mécanique, le Tuteur lisait les phrases, notait ses réponses hâtives ; sans prêter attention à la mère de son futur poulain, assise à l'entrée, sur une petite chaise aussi fragile qu'elle.

Il analysait ses mains, sa façon de se tenir, décortiquait ses expressions maladroitement. Le jeune homme le fixait ; entre eux, l'abcès gonflait. L'autre savait lire ; il se sentait tel un gosse, expédié au tableau, qui n'a pas appris sa leçon, dont les réponses inaudibles accentuent la honte. Le Tuteur connaissait cette gêne. Une fois l'entretien terminé, il le rassura, *c'est pour ça qu'on a besoin de vous, ne*

vous en faites pas. Raide sur son siège, celui qui deviendrait 1075 tenta un faible sourire. Le gosse serait de la prochaine promotion. Analphabète, dur à la tâche ; le Service National ne demandait pas mieux.

Sa poignée de main faillit lui briser les phalanges. La mère couinait. Le Tuteur lança un *à bientôt* retentissant, avant de leur remettre une carte où figurait le numéro d'inscription du candidat. Puis il disparut dans l'escalier de service, laissant la mère et son fils plantés au milieu du couloir, bousculés par les postulants qui auraient jeté leurs grands-parents aux alligators pour prendre la place.

Serrés l'un contre l'autre, ils empruntèrent les escaliers publics, sortirent du bâtiment, les yeux rivés sur le trottoir. Elle reniflait comme une cafetière, il pinçait sa lèvre supérieure jusqu'à la faire saigner. C'était la fin ; on lui enlevait son enfant, on lui retirait sa mère.

Deux kilomètres plus loin, ils montèrent dans un bus chargé d'hommes endormis. Il roulait vers l'endroit que 1075 désirait quitter à n'importe quel prix.

Peu de postulants arrivaient des campagnes en décomposition autour des grandes villes. Il en faisait partie.

Ces déserts bruns, piétinés par les pluies meurtrières et les soleils fumants, respiraient l'amour usé jusqu'à la corde. Les cheminées crachaient toujours leur nicotine agricole. Les habitants vivaient en quasi-autarcie, chaque famille implantée depuis plus de cinq générations sur son morceau de terrain. Ils connaissaient la nature autant que le fond de leurs poches trouées : la terre les avait nourris, bâtis, le vent taillait les visages, défonçait les poitrines, le tabac crevait dents et poumons, jaunissait moustaches et ongles. Les hameaux survivaient, contrées à la dérive fières de leur improbable solitude.

Tranquilles, les animaux endurcis dévoraient l'herbe rousse, donnaient leur quota journalier de lait, d'œufs, et de viande. Les enfants apprenaient les gestes de la traite avant de savoir marcher. Quand ils tenaient sur leurs deux genoux, on leur montrait comment mener des troupeaux, éduquer des chiens, nettoyer la cour et amasser le crottin dans un bac à l'entrée des écuries. Les hommes conduisaient des guimbardes rouillées, bolides terrifiants aux accélérations maléfiques.

Plus de poules que de gosses, de bœufs que de cahiers d'école. Ils mangeaient ce qu'ils récoltaient, vendaient les animaux aux abattoirs et achetaient des vêtements qui leur tenaient des années. Jusqu'à l'âge de six ans, les gamins travaillaient à l'intérieur. Puis ils étaient mûrs pour l'extérieur. Levés à six heures du matin, couchés à dix heures du

soir. Ni le temps ni l'envie de connaître le monde et ses artifices ; la terre suffisait. Ils ne connaissaient rien d'autre que l'odeur des sentiers trempés et des écorces fendues. En fin de semaine, la vie s'arrêtait ; les voisins amenaient des volailles décapitées qu'ils vidaient au-dessus de l'évier et faisaient cuire à petit feu. Des chiens efflanqués dévoraient les boyaux.

Le temps, les saisons, les naissances bovines servaient d'horloge. Inquiétude générale quand un veau peinait à sortir du ventre de sa mère, tristesse passagère s'il s'agissait d'un mort-né dans les draps conjugués. Les gosses aimaient leurs parents parce qu'ils les nourrissaient, les parents aimaient leurs gosses parce qu'ils travaillaient plus vite et fournissaient davantage de nourriture. Tout ce monde était doté d'une logique imparable. On ne leur avait pas appris à lire, mais à agir vite et bien. Ils se dressaient dans les cours, soldats sans uniforme. Ils n'avaient peur de rien ; on avait peur d'eux.

En secret, les marmots rêvaient de prendre la galopante. Partir signifiait couper le seul lien qui les rattachait à la terre ferme : ils ne savaient ni lire, ni écrire. Rien ne pouvait les sortir du fond de leur cave humide où s'entassaient des bœufs de nourriture pour les périodes de vaches maigres. Ils en étaient conscients.

Rien n'y faisait.

Rien, sauf l'uniforme des Agents du Service National.

Certains candidats arrivaient des zones urbaines dites *sensibles*, très éloignées des centres-villes aux immenses colonnes de vitres et de fer, derrière lesquelles se cachaient des informaticiens grassouillets et des cadres aux crinières parfaitement laquées. D'autres venaient de quitter le milieu carcéral où le nombre de professeurs bénévoles était inversement proportionnel à celui, croissant, des analphabètes. Malheureusement pour ceux-là, les recruteurs exigeaient un casier judiciaire vierge. Des étrangers tentaient également leur chance : ils débarquaient de terres lointaines, parfois exotiques, souvent dévastées, à la recherche d'un avenir meilleur. Les plus courageux obtenaient un poste, les autres ne maîtrisaient pas assez la langue. Enfin venaient tous les gosses qui avaient grandi sans passer par la case *alphabet* ; des petites frappes rusées, rapides, prêtes à tuer pour se retrouver sur le parking d'un stade. La promesse d'un salaire, d'une reconnaissance sociale à la hauteur des humiliations vécues effaçait les douleurs à venir. Peu importait. Ils avaient tous entendu parler d'un type comme eux, promis à la chute, devenu riche à ne plus savoir quoi faire de l'argent, l'espace, le pouvoir qu'on lui avait octroyés en contrepartie de son ignorance.

Trois longs jours après avoir rempli le formulaire, 1075 revint au centre. La veille, un représentant du Service National était venu

frapper à sa porte : intimidé par les regards méfiants des géniteurs, il avait lu le commentaire du Tuteur. La mère reniflait plus fort, son cœur battait plus vite. On annonçait officiellement la fuite de son garçon.

On le félicitait d'avoir passé haut la main le premier test : casier judiciaire inexistant, santé de fer, élocution convenable, rapidité d'exécution. Le Tuteur avait validé ces critères pendant qu'il remplissait le formulaire d'admission. Dix minutes suffisaient. Le candidat ne tremblait pas, doigts non jaunis par le tabac, il répondait rapidement : bon pour les tests d'aptitudes.

Son Tuteur accueillit 1075. Sourire aux lèvres, il tenta une accolade que le jeune homme esquiva. Un bon point : la méfiance faisait partie des vertus cardinales du bon Agent. Ceux qui contrôlaient la machine, les Gardes, enfermés dans les bureaux, avaient banni les termes *bienveillance* et *générosité* de leur vocabulaire. Toutes les strates du Service National avaient été mises au pas.

Rapides, ils descendirent au deuxième sous-sol, où de larges couloirs entre les murs de briques formaient un labyrinthe improbable. Des bureaux entrouverts s'échappaient des voix puissantes et des sonneries de téléphone. 1075 fit comme s'il avait toujours connu l'endroit, mais les gigantesques néons le long des couloirs l'obligèrent à cligner des yeux, et ralentirent son pas. Au début, les candidats supportaient mal la lumière artificielle des sous-sols. Les plus coriaces la supporteraient tout à fait quand ils remonteraient à la surface.

Il fut mené jusqu'à un vaste vestiaire criblé de portemanteaux sous lesquels de pauvres bancs défoncés attendaient la prochaine victime. Un short et un maillot de corps gris, cent fois portés, étaient pliés sur une étagère. Mécanique, le Tuteur lâcha *bonne chance*, puis disparut derrière la porte du bureau voisin. Tout pouvait arriver ; il ignorait ce qu'échouer signifiait. Il était né au fond d'un trou sans lumière : impossible de tomber plus bas.

Il soupira, détendit ses membres longilignes, quitta son vieux pantalon, le pull de laine usé par ses frères, jeta un œil honteux sur son caleçon dégoûtant et enfila les vêtements. L'odeur de lessive industrielle lui souleva les entrailles. Il s'assit sur un banc, étira ses épaules, ses bras, fit craquer ses phalanges et répéta *je ne peux pas faire marche arrière*. S'il passait les épreuves, sa vie ne ressemblerait plus jamais aux vestiaires des sous-sols.

Le Tuteur l'appela par son numéro d'inscrit. 1075 sortit et tomba nez à nez avec deux autres candidats, vêtus du même maillot. Pas le temps de se saluer : le Tuteur remontait l'artère latérale, ils peinaient à le suivre. Les quatre hommes passèrent devant une dizaine de bureaux, mais ne croisèrent aucun des membres du Service National.

Le couloir débouchait sur une immense porte blindée. Leur guide se

tourna vers eux, son sourire s'était évaporé. Il inséra une carte magnétique dans la fente d'un boîtier électronique. Une alarme déclencha l'ouverture d'une porte, dans un fracas de rouages complexes.

Les trois candidats n'avaient jamais rien vu de tel : une piste de course impeccable se déployait sous leurs yeux, les couloirs couverts de peinture blanche n'attendaient que d'être foulés. Des rangées de néons éclairaient la piste, lui conféraient des airs de piège géant. La splendeur éclaboussait autant que le silence effrayait. Amusé, l'Agent sourit, puis ordonna à chacun d'occuper un couloir. 1075 choisit le numéro 4. Ses acolytes le 5 et le 7. Le Tuteur annonça qu'ils devaient courir d'une allure soutenue sans s'arrêter. Toute infraction serait sanctionnée par le renvoi direct. Un des candidats demanda *combien de tours de piste à effectuer pour réussir le test* ; la réponse tomba :

Messieurs, le dernier debout remporte l'épreuve.

Les premiers tours furent engloutis à une vitesse phénoménale : les autres concurrents avaient oublié que le vainqueur ne serait pas le plus rapide, mais le plus résistant. Ses adversaires prirent de l'avance ; mais ils soufflaient bruyamment, la mâchoire tantôt raide, tantôt gonflée par le rythme de leur respiration. Impassible, 1075 attendait. Il se concentrait sur les lignes blanches qui le guidaient, fidèles et éblouissantes, vers les affres de la fatigue et des crampes inéluctables.

Au bout d'une heure et demie, il ralentit sa course. Sa voix résonnait en lui comme un gong, rivalisait avec le bruit des battements de son cœur. Peu à peu, les couloirs numérotés disparurent ; ses pensées se resserrèrent, troupeau de bœufs rassemblés au centre d'un champ en plein hiver. Il sombrait en lui-même, plongeur sans bouteille d'oxygène. 1075 connaissait la piste, inutile, désormais, de fixer les courbes du terrain ; paupières closes, jambes détendues, ses plus lointains souvenirs firent surface. Tandis que les autres commençaient à cracher leurs poumons, il se sentait plus fort, plus grand, galvanisé par la colère sourde qu'il avait ressentie dans son lit, chaque soir, alors incapable de trouver le sommeil. Il ne voulait pas retourner là-bas, l'image de ses frères le pourvoyait en forces supplémentaires ; sa rage, exacerbée, le portait. La douleur dans ses muscles, au lieu de ralentir sa foulée, le poussait vers l'avant.

1075 courut douze heures, trente-trois minutes, cinquante-cinq secondes avant la chute de son dernier concurrent. Au centre du terrain, le Tuteur siffla un long moment. 1075 ne s'arrêta pas devant son camarade terrassé, préférant cacher sa propre fatigue. Un bon point de plus. Les deux autres portaient les dossards 987 et 1043. On leur permit de prendre une douche avant d'évacuer, à jamais, le Service National. Ce jour-là, 1075 avait été exceptionnel ; son Tuteur

savait qu'il réussirait tous les tests.

On l'épuisa sur des machines de musculation, face à des sacs de boxe et des murs de rebond. Quand la fatigue se révélait, la colère prenait le dessus. Durant son séjour dans les entrailles de la ville, 1075 ne vit aucun autre candidat. Son maillot dégoulinait d'une sueur mélangée aux particules de lessive échappées des plis de son short. Après chaque test, il rejoignait les vestiaires, s'échouait contre le mur de la douche et priait pour que le calvaire prenne fin. Il dormit dans une chambre attenante, meublée simplement. Sur la table de chevet, un plateau-repas diffusait des odeurs de ragoût sous Cellophane. Quatre jours sous terre, nourri, entraîné, sifflé comme un chien. 1075 ne pensait à rien. Il voulait remonter, enfiler un uniforme, goûter la vraie lumière, celle du jour, réveillée en même temps que les oies qu'il avait l'habitude d'égorger à l'aube, sur les pavés boueux de la ferme familiale.

Au quatrième jour, le Tuteur vint le chercher dans sa chambre. Ils empruntèrent un couloir de sortie à l'opposé de l'entrée du stade souterrain. 1075 sut qu'il avait gagné. Sourire victorieux. L'ascenseur attendait. Les néons ne lui faisaient plus aucun effet. Ils montèrent au rez-de-chaussée, où les postulants, toujours aussi nombreux, les regardèrent s'engouffrer dans l'escalier de service, et entrer de plain-pied dans une existence dont il ne soupçonnait que les merveilles.

1075 ne retourna jamais dans les sous-sols.

Pendant trois ans, il intégra les gestes, attitudes et comportements qui rythmeraient son quotidien d'Agent. Les vainqueurs logeaient dans un immeuble voisin du Service National. Une centaine de chambres à trois lits s'empilaient, cubes aux murs épais parsemés de traces de posters punaisés par les novices précédents. On fournissait vêtements, nourriture, loisirs. Ils n'avaient pas le temps de réfléchir à ce qu'ils accomplissaient : nul ne levait jamais les yeux pour admirer, entre deux buildings, les rayons du soleil percer les vitres des bureaux officiels.

Les journées commençaient tôt, finissaient tard. Les cours du matin exposaient des situations auxquelles ils apprenaient à faire face. À midi, ils avalaient des rations de fruits et légumes frais, buvaient des litres de boissons aux couleurs étonnantes, chargées en minéraux. Les Tuteurs les transformaient en automates. Ils gommaient les intonations naturelles de leur voix ; les futurs Agents parlaient d'un ton ferme, réfléchissaient une même sévérité, une même ardeur.

Les après-midi étaient consacrés aux sports et aux visites sur le terrain. Ils devaient connaître la ville de fond en comble, savoir où se trouvaient le siège du Service National, le Centre des Appels et les différents Bureaux de recrutement. Comme ils ne déchiffraient ni les

noms de rues, ni les panneaux indicateurs, ils mémorisaient les informations. Chacun touchait une petite somme d'argent divisée en deux : une partie était envoyée à la famille, l'autre servait à acheter des magazines où les femmes ne portaient pas de vêtements. La formation n'était pas ouverte aux filles.

Pourtant, c'était une femme qui avait créé les Écrivains, les Livres, et tout le reste.

Chaque trimestre, on testait leurs capacités en extérieur. Plus la fin de la formation approchait, plus la pression montait. Certains abandonnaient avant la remise du diplôme, trop épuisés par les efforts qu'imposait la cadence infernale. Ceux qui grimpaient sur l'estrade, devant une foule aux mains brûlantes à force d'applaudir, savaient qu'ils avaient atteint un sommet que la plupart des hommes n'étaient pas capables de gravir.

Leurs discours de remerciements commençaient ainsi, *je ne sais pas lire, c'est la meilleure chose qui me soit arrivée*. Parfois, des larmes de joie s'échappaient, dévalaient les pommettes aussi vite que les coureurs s'étaient lancés sur la piste. En ce jour de gloire, les Tuteurs remettaient l'Uniforme : au dos, le numéro d'inscription, imprimé en caractères d'argent, scintillait sous la lumière des projecteurs, aveuglait la foule et remplaçait le nom à jamais. Les nouveaux Agents, fiers de ces chiffres qui arrachaient un arbre à ses racines, serraient familles et collègues dans leurs bras, promettaient d'envoyer de quoi faire vivre un régiment, puis on les orientait vers la sortie, où patientaient les chauffeurs.

Ils découvraient alors les duplex, piscines, cuisines luxueuses ; ils sautaient sur les lits, poussaient des cris qu'un gosse n'aurait su imiter. Inquiets, les majordomes n'osaient pas croire que ces petits singes assureraient la sécurité lors de Manifestations À Haut Risque, où des milliers de consommateurs se faisaient crever le cœur en direct. Le personnel veillait à ce que les appartements soient impeccables. Un coursier passait tous les jours récupérer la liste des commissions établie par le cuisinier. Aucun détail laissé au hasard : rien ne les poussait à apprendre à lire. On enlevait magazines, livres, jeux, calendriers, notices, étiquettes. Ce qui comportait mots, phrases ou paragraphes était banni. Les tubes de dentifrice ne portaient aucune mention, pas plus que les pots de moutarde. On arrachait la liste des ingrédients sur les paquets de nourriture. Dans le salon, l'écran plat ne diffusait que des documentaires animaliers. Le personnel veillait au grain, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les caméras branchées aux quatre coins de l'espace contrôlaient le comportement de son locataire.

Les Agents vivaient en vase clos : parcs, restaurants, piscines, des

lieux étaient conçus spécifiquement pour eux, où rien ne permettait l'accès à la moindre syllabe écrite. Hors des structures surveillées, ils se concentraient sur leur travail, respectaient les consignes de sécurité imposées. La pression était telle qu'ils ne pouvaient penser mettre le nez dans la notice d'une boîte d'aspirine. L'écusson qu'ils arboraient sur la poitrine était le symbole de leur toute-puissance. Petit à petit, confrontés à des citoyens en transe, ils finirent par les considérer comme des animaux fous furieux, êtres inférieurs, abrutis par les mots, cette drogue publique qu'ils n'avaient jamais consommée.

1075 devait sa réussite au travail des Écrivains : ils ne se rencontraient pas. Sans ces Livres et les vagues de fureur qu'ils déclenchaient, il serait toujours à benner des kilos de merde au fond d'une cour. 1075 tenait à ce que ses semblables continuent à lire, afin de rester Agent le plus longtemps possible. Les calmer, imposer un cadre à leur folie passagère le rassuraient. Les Agents accédaient à ce statut grâce à leur faiblesse, précisément ce pourquoi on les avait toujours rejetés. Jusqu'alors, ils n'avaient été que des ratures dans les marges de la société. Ainsi, ils préféraient surveiller les autres, vivre avec une ribambelle de caméras braquées sur eux plutôt que de retourner errer dans les limbes de leur ancienne existence. Chez eux, seules les toilettes n'étaient pas sous surveillance ; un service spécial les inspectait quotidiennement afin de débusquer un trésor caché. En général, le luxe offert tuait en eux toute velléité de conquête, ou de révolte. La curiosité s'évaporait, remplacée par la certitude d'avoir trouvé une place.

Le jour de son départ, son plus jeune frère lui avait demandé s'il ne craignait pas de perdre sa liberté. Chaque fois qu'il revêtait l'Uniforme, 1075 revivait la scène. La liberté ? Ce mot ne signifiait rien d'autre que le souvenir de nuits sans sommeil et d'hivers sans feu. La liberté, tels le vin, les femmes et les Livres, tuait les hommes qui en consommaient trop. Elle les gangrenait, ils ne pensaient qu'à elle, comme à une fille qu'ils auraient croisée une fois sans avoir osé l'aborder. Une saleté ! L'illusion du pouvoir, la certitude idiote qu'il nous reste un trésor quand on a tout perdu. 1075 détestait les hommes libres, parce qu'ils ne possédaient rien, et qu'ils en étaient fiers.

On payait les Agents pour qu'ils ne sachent jamais lire. C'était un cadeau du ciel.

Le département des Campagnes était sans aucun doute le plus délicat à gérer : le dernier exode rural avait ruiné les zones agricoles. Pourtant, certains paysans refusèrent de quitter leurs terres ; ils décidèrent de ne plus s'adresser aux représentants des Gardes, et établirent leurs propres règles. En apparence, la situation était tendue, mais non désastreuse. Ces gens n'entraient pas en guerre contre le Pouvoir ; ils n'y croyaient pas. Plus les villes gonflaient, plus les campagnes se recroquevillaient. Les enfants n'allaient pas à l'école ; ils aidaient les familles, s'occupaient des animaux, prenaient soin des petits frères et sœurs qui, à leur tour, apprenaient le travail manuel. En zone rurale, le taux d'analphabétisme atteignait des sommets.

Dès que le Programme fut opérationnel, on envoya des représentants dans les campagnes les plus reculées. La plupart des émissaires n'y avaient jamais mis les pieds ; le spectacle de désolation qu'ils trouvèrent à la place des verts pâturages imaginés reste encore gravé dans leur mémoire, aussi courte soit-elle. Ils se présentèrent devant des familles aux yeux écarquillés, aux mains couvertes de crasse et de plaies mal cicatrisées. La proposition était simple : les garçons de plus de dix-sept ans ne sachant ni lire ni écrire pouvaient rejoindre la ville, où le Service National les formerait pour intégrer les rangs de sa garde rapprochée. Les fils pouvaient devenir Agents. Briser les liens familiaux, et, en échange, recevoir tout ce que l'existence leur avait refusé. L'argent, le luxe, les femmes, la mainmise sur ceux qui avaient l'arrogance de savoir lire.

Le Pouvoir avait besoin des analphabètes, c'était le seul moyen pour garantir une prospérité à long terme. Faire surveiller les lecteurs par ceux qui ne savent pas déchiffrer une lettre : en inversant les codes que ses ascendants avaient mis tant d'années à construire, le Grand était devenu un pionnier en matière d'ordre social. La Peur était le vrai manitou : les Gardes avaient peur du Grand, qui craignait un soulèvement populaire. De leur côté, les citoyens étaient terrorisés par les Agents, eux-mêmes effrayés à l'idée qu'on leur retire les avantages de leur nouveau statut. L'angoisse irriguait l'organisme de la ville.

Lors de sa cent cinquantième Manifestation, 1075 fut placé à la tête d'un groupe d'Agents déployés sur une quarantaine de mètres autour de la scène.

Dos au Liseur, il scrutait la foule. Cinquante mille spectateurs pour un Livre Frisson. La Lecture à peine commencée, des passionnés s'évanouiraient au premier rang, pousseraient des hurlements d'angoisse à crever les tympanes. Derrière lui, caché sous la tribune réservée aux organisateurs, le Liseur se préparait. Il ouvrait grand la bouche, exerçait sa langue, étirait les lèvres ; il donnait l'impression qu'un poulpe cherchait à sortir de sa gorge.

1075 l'avait déjà vu faire des exercices similaires, peu de temps avant le Congrès de la Terreur, événement annuel malheureusement écourté après qu'un fan eut voulu – comme le héros du dernier Livre Frisson édité – lui percer les yeux à coups de fléchettes. Depuis, il n'était plus apparu en public : son silence présageait un retour en force, et certainement un besoin urgent de remplir son compte en banque. Pour l'occasion, sa Maison de Mots avait loué un stade accueillant le double de visiteurs habituels. À l'entrée, entre les premières places de parking et les rangées de barrières grises, des bagarres se déclenchaient, rapidement maîtrisées par les Agents novices.

Trente minutes avant l'Heure de Grâce, le stade était plein. Les clameurs rebondissaient contre les tribunes, la mosaïque d'individus faisait mal aux yeux. Deux cents Agents maintenaient l'ordre. L'estrade tremblait. Les projecteurs exacerbaient la tension des milliers d'espoirs en attente. Le choc des larmes et les rugissements de colère répondaient aux jérémiades des premiers rangs.

Un quart d'heure avant la montée du Liseur sur scène, l'artère bétonnée de la porte B s'illumina. Seuls les Agents s'en aperçurent.

Inquiet, 1075 se dirigea vers le canal plongé dans les profondeurs invisibles du stade. Toute proche, il sentit une odeur détestée : apparemment, l'équipe d'organisation, affolée par les événements du mois précédent, avait demandé du renfort. C'était infect : un mélange de bave et de viande, le souffle puissant de narines gonflées.

Une vingtaine de molosses accompagnés de maîtres-chiens

apparurent dans l'encadrement en acier. Les bêtes aboyèrent de concert ; elles tiraient sur leurs lanières incrustées de clous plats. Les pattes épaisses griffaient le béton, laissaient des traînées de poussière malodorante. La colonne envahit l'enceinte ; les chiens prirent place face aux barrières de sécurité, plus fragiles que leurs canines acérées. Les dresseurs se répartirent sur la longueur. Ils semblaient ne rien voir, les yeux dissimulés derrière de petites lunettes noires. Les chiens ne pouvaient attendre, pas plus que les spectateurs, qui tiraient sur des laisses imaginaires, impatients qu'on leur jette quelques paragraphes en guise d'amuse-gueule. Terrifiés, les premiers rangs ne détachaient pas le regard des muscles frémissants, gonflés par les respirations saccadées. La crainte d'une morsure les paralysait ; leurs voisins, hypnotisés par l'estrade et l'arrivée imminente du Liseur, tentaient tant bien que mal de contenir leur désir. Déjà, les Frissons espérés parcouraient les échine, pulvérisaient les angoisses de l'attente accumulées au cours d'une semaine de travail. Avant même que la Lecture ne commence, ils avaient renié leurs principes pour se laisser violer par des mots, une histoire inédite qu'ils n'auraient pas le droit de lire. Ils cherchaient une peur nouvelle. L'angoisse était là, prête à bondir.

La voix du maître de cérémonie retentit.

Les cris s'évanouirent, les chiens se turent. Électrochocs. Un par un, les visages se crispèrent, en l'attente de la prochaine décharge. Une heure de Terreur Intense fut annoncée : des grimaces sanguinaires grimèrent l'impatience des spectateurs.

1075 connaissait le type planqué derrière sa console ; d'une voix monotone, il énonçait les règles de sécurité. Bonne planque. Les spectateurs attendaient la fin du discours d'introduction : ce type ne servait à rien d'autre qu'à exacerber l'attente, amplifier le phénomène. Quand il remercia le public, signe annonciateur du lancement de la Lecture, la fureur collective emporta ses derniers mots : le Liseur était déjà sur scène. Immense. Rasé. Regard circulaire sur la foule, conscient qu'il ne représentait qu'un orchestre de cordes vocales entraînées à sortir les bons mots, au bon moment, à la bonne vitesse. Il salua, s'assit en amazone sur le tabouret, ce qui déclencha l'hilarité des Agents. 1075 fronça des sourcils. Le Liseur s'éclaircit la voix, ajusta son micro et s'empara du Livre Frisson 4765.

Le stade retint son souffle. Le tableau aurait pu couvrir les murs d'une église : des visages crispés, fendus par des spasmes d'extase et de folie, des paires d'yeux aussi ronds que des pneus fixés sur un seul homme. Des épouses pleuraient ; les maris ne les consolaient pas. Au premier rang, la peur ravageait les corps : les épidermes transpiraient, des flots de sueur ruisselaient à quelques mètres des molosses, prêts à sauter sur la chair fraîche. Indifférents, les maîtres se tenaient droit.

Seuls les chiens les préoccupaient. 1075 les détestait : on les payait deux fois plus que lui pour entraîner des boules de muscles à planter leurs crocs dans tout ce qui avait la malchance de bouger au mauvais moment. Les Agents prenaient des risques et n'étaient pas flanqués d'un monstre des ténèbres pour les protéger. Supplanté par les molosses, 1075 se sentait ridicule. À ses yeux, le meilleur ami de l'homme était surtout le pire ennemi de son pécule. Le regard fier, il décida de multiplier les tours de piste lors de son prochain jogging.

La Lecture commença. Les Agents, l'esprit rivé sur les sons crachés par les oreillettes, n'entendaient pas la Lecture. Ils recevaient uniquement les ordres. Si l'un d'eux remarquait un comportement suspect, il alertait 1075, qui prenait la décision d'intervenir ou non. Son intuition le trompait rarement, il connaissait les sujets à problèmes et s'arrangeait pour qu'ils soient dehors avant le début des festivités. Parfois, il effectuait lui-même des rondes dans les tribunes. La simple vue d'un Agent suffisait à calmer le jeu. 1075 n'avait jamais eu à utiliser son arme ; s'il s'était souvent battu à l'extérieur, dès qu'on lui avait permis de *faire l'intérieur*, ses inquiétudes s'étaient évaporées.

La première demi-heure se passa sans encombre.

Trop calme : les rugissements provoqués par l'attente du Liseur avaient laissé place à des gémissements de douleur. Les mots les tenaient sur un fil ; chaque phrase obligeait le public à se risquer dans un labyrinthe de souvenirs, de frustrations inavouées et inavouables, d'histoires impossibles à révéler. Les angoisses d'enfance ressurgissaient : certains s'imaginaient enfermés dans une cabine téléphonique où l'eau montait inexorablement, d'autres erraient dans les rayons de supermarchés remplis d'insectes immondes à la place des produits usuels. Les cauchemars revenaient en force, le subconscient levait l'ancre, les boîtes de Pandore enfouies dans les caisses crâniennes éclataient. Leurs pensées les plus sombres s'échappaient. Le Liseur était conscient de la ferveur collective, mais les réactions le surprenaient toujours. Sans la présence rassurante des Agents, il n'aurait jamais accepté de participer à une telle Manifestation.

Tribune Ouest. On évacuait par la porte de secours. 1075 en attendit la confirmation avant d'envoyer un signal d'alarme à son chef, debout derrière les vidéos de surveillance. Le public ne réagit pas quand deux Agents descendirent le brancard. Ils oublièrent : seuls au milieu des leurs. *Cinquante mille personnes persuadées qu'elles sont uniques* pensait 1075. Les mots d'un Livre Frisson donnaient corps à la peur, elle aboyait. Qu'elle sorte, une bonne fois pour toutes, qu'elle déferle sur leur cité intérieure comme un lion menace de se jeter sur son dompteur avant de rentrer, placide, dans sa cage. Les consommateurs oublièrent qu'ils avaient payé le même prix pour un

même livre lu dans un même endroit. Ils ne se reconnaissaient plus. Le corps et l'esprit répondaient à des paragraphes. Ils étaient frappés, le cœur sur le point d'implorer. Le sang affluait telles des montagnes de vagues à l'assaut d'un navire égaré.

Un second raid rapatria une jeune femme. Le public suffoquait, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Les souffles, à l'unisson, lançaient de longs jets de vapeur qui moussaient dans la lumière des projecteurs. 1075 envoya plusieurs signaux à son chef. Appel à tous les maîtres-chiens : *préparez-vous, nous entrons dans la partie la plus délicate.*

Tribune Sud : un premier cri retentit. Trois jeunes gens se recroquevillaient sous leurs sièges, hurlaient des insanités que leurs voisins n'entendaient pas. La peur gagnait du terrain. Quand les Agents rappliquèrent pour les extirper de leur cachette improvisée, ils refusèrent d'obéir. Ils ne voulaient pas partir sans avoir connu la vraie Terreur, ce à quoi l'Agent répliqua qu'ils risquaient de l'affronter s'ils n'obtempéraient pas immédiatement.

Un peu plus bas, une vieille furie aux lunettes ovales s'arrachait les cheveux, hurlait *merci, mon dieu, merci*. Ses doigts, parsemés de taches de vieillesse, tricotaient sa tignasse, telles deux marionnettes anorexiques montées sur scène sans costumes. Elle fut emportée par l'un des Agents que 1075 avait formé l'année précédente. D'en bas, il le vit saisir l'hystérique par le bras gauche, la tenir bien droite contre son flanc, puis l'obliger à avancer dans la direction qu'il imposait.

Le stade trembla alors de ses milliers de membres.

Monstre de chair et de fer, de hurlements et de rires inhumains. Le Liseur, galvanisé par la furie de ses ouailles, dégaina plus vite, plus fort. Sous les rafales, les spectateurs n'avaient pas le temps de se relever. Ils gueulaient. Le sol vibrait, les chiens ne pouvaient attendre plus longtemps. Au premier rang, les barrières de sécurité tanguaient. Les maîtres s'étaient redressés, prêts à envoyer leur troupeau bouffer du fanatique. 1075 donnait des ordres à ses gars ; la tempête était proche, l'ouragan des plaintes s'engouffrer en lui, la douleur des spectateurs grandissait à mesure qu'approchait la fin de la Lecture. L'Écrivain avait tenu sa promesse : le public était mort de trouille, l'angoisse prenait le dessus, rognait leur être comme un os qu'on jette à la gueule d'un chien affamé. C'était l'un des rares moments où 1075 aurait préféré se trouver sur le parking, à faire semblant d'inspecter des bagnoles. La ferraille froide ne se mettait pas à larmoyer dès qu'on lui lisait le premier chapitre d'un nouveau Livre.

Le Liseur attaquait la dernière page. Le public n'écoutait plus : certains pleuraient dans les bras du voisin, d'autres se pelotonnaient, demandaient *pardon* à des amis imaginaires. Les femmes hurlaient ;

personne ne quittait le stade. Au premier rang, les évanouissements se multipliaient. 1075 se dirigea vers la tête de file des molosses pour qu'elle recule quand les infirmiers sortiraient les brancards.

Un hurlement déchira l'assemblée.

1075 faillit en perdre l'équilibre. Les maîtres-chiens se tournèrent. Planté au milieu du premier rang, un homme d'une quarantaine d'années arrachait ses vêtements, bourrait de coups de poing un adolescent. L'enfant, pris entre les coups de son agresseur et les barrières de sécurité, ne pouvait s'échapper. L'homme cognait, encore et encore, perdu dans les méandres de sa propre terreur. Ses mains faisaient quatre fois celles de la victime. 1075 fit signe à son binôme de dégager la barrière principale afin que le gamin puisse sortir.

Deux Agents se précipitèrent. Trop tard : un molosse était lâché. Au moment où 1075 atteignit la barrière, le chien déboula à toute berzingue, gueule ouverte ; ses crocs se plantèrent dans sa jambe. 1075 étouffa un cri, avant de s'effondrer sur le béton. Il tenta de se dégager ; le molosse déchirait sa cuisse. Des filets de sang s'échappaient d'entre ses babines ; il grognait, arrachait la chair sous l'Uniforme. Quand la bête fut maîtrisée, la jambe n'était plus qu'un amas de viande sanguinolente, mélangée à des lambeaux de tissu. 1075 suffoquait. Instinctivement, il chercha son binôme ; il le vit maintenir le gamin à l'écart. Le fou furieux avait été menotté : il sanglotait, encadré par deux Agents ballottés entre toutes les directives que glapissaient leurs oreillettes.

Là-haut, concentré sur son dernier paragraphe, le Liseur ne s'aperçut pas que l'un de ses meilleurs protecteurs venait de tourner de l'œil.

La fenêtre de la chambre donnait sur une cour intérieure où trois platanes lâchaient des feuilles brunes sur les infirmières pressées. Dehors, des patients déambulaient ; les bancs, mille fois raclés par le canif d'adolescents suicidaires, accueillait de vieux couples silencieux. Le vent soufflait sans conviction, les voix des aides-soignantes et du personnel d'entretien résonnaient dans les couloirs aux murs repeints couleur azur.

Le dernier étage de l'Hôpital Central était réservé aux Agents : on y rencontrait des novices opérés pour des fractures multiples, accompagnés d'un proche aux yeux creusés ou d'une famille prostrée. Une indécente fierté se lisait sur le visage du patient : ses blessures étaient les preuves de son courage, stigmates irréfutables qui le transformaient en héros de guerre. Les novices s'estimaient aptes à travailler dans l'enceinte du stade dès qu'ils passaient par la case Hôpital. Les infirmières avaient des formes avantageuses, leur sourire dévoilait deux murailles d'email irréprochable. La nourriture sentait bon, les couvertures aussi. Un étage plus bas, c'était différent : des gosses gémissaient, engoncés dans de longs draps jaunes.

L'élite du pays devait être protégée à tout prix. Qu'importe qu'elle passe sur le billard avant les autres pour des problèmes de santé bénins. On les détestait. Les mères leur en voulaient de prendre la place des bambins. Les médecins du service rétorquaient *les Agents sont indispensables au bon fonctionnement du pays*. Ils avaient tous les droits, leurs chambres faisaient le double d'une piaule standard, mais ils y dormaient seuls.

1075 n'aimait pas l'hôpital.

Son dégoût affolait ses collègues : pour lui, ce lieu ne représentait que de longues heures d'attente inutiles pour des blessures superficielles. Chez ses parents, quand un gamin se cassait une patte, on appelait le vétérinaire. Chacun retrouvait rapidement une santé de fer.

Du gâchis : les Agents seraient retournés plus vite au turbin s'ils n'avaient pas eu des chambres de palace. Il détestait l'odeur de médicaments et de Javel qu'on respirait une fois passées les portes

coulissantes de l'entrée principale. Les infirmières ne l'excitaient pas ; elles n'étaient qu'un placebo, une façon de regonfler le moral des troupes incapables de subir le moindre bobo. Aux yeux de 1075, l'hôpital était le seul endroit où les Agents devenaient pathétiques : ils perdaient la dignité qu'imposait leur profession, éteignaient en eux l'ambition, l'élégance et la force de caractère forgées au fil de la formation. Se fracturer un bras ou une cheville était un formidable prétexte pour se faire dorloter.

Les Agents étaient riches, craints, respectés, mais rarement appréciés. Nul ne les connaissait en dehors du travail ; ils passaient les week-ends entre eux ou seuls, enfermés, les yeux cloués sur l'écran plasma du salon, endormis dans les bras d'un canapé douillet choisi sur catalogue. Les séjours à l'hôpital s'apparentaient à une oasis bienvenue dans le désert affectif, le seul moment de faiblesse permis : certains se seraient automutilés pour entendre une infirmière promettre de s'occuper d'eux, admirer leur courage, leur ténacité. Entendre une parole douce, réconfortante, était un Graal dont ils avaient abandonné la quête après la remise du diplôme. L'hôpital était leur Heure de Grâce à eux : ils lâchaient les émotions, tels de vieux chiens que personne n'a promenés depuis longtemps.

1075 ne laissait rien paraître. Contrairement à ses collègues, il avait reçu un peu d'amour dans son enfance : la vie était dure et l'argent manquait, mais l'affection pointait parfois le bout de ses caresses. Ses frères l'avaient protégé, son père ne levait jamais la main sur son épouse ou sur ses enfants. Les femmes étaient fortes, elles dirigeaient les travaux quotidiens avec une autorité qu'admiraient les maris. Il avait choisi de rompre les liens du sang pour ne plus patauger dans la boue à longueur de journée, mais il n'oubliait pas la sensation que procure l'étreinte d'une mère avant d'aller dormir. 1075 refusait les lots de consolation : il voulait sortir. Le plus vite possible.

Sa jambe avait été salement amochée : le chirurgien promet qu'il remarquerait et garderait son poste sans aménagements particuliers. Il fallait du temps, de la patience pour huiler la mécanique. En tombant, il s'était – en plus – fracturé la cheville. Prescriptions : repos et rééducation quotidienne. Un kinésithérapeute viendrait prodiguer les soins adéquats. L'après-midi, il aurait droit à une promenade dans l'enceinte de l'établissement.

Quinze jours ! 1075 protesta. C'était trop long, bien inutile pour une blessure comme la sienne. L'infirmière en chef rétorqua *c'est un ordre de mon supérieur, il ne veut pas que ses meilleurs Agents aillent batifoler tant que la guérison n'est pas complète*. On promet un séjour et des aides-soignantes de rêve. 1075, calé contre trois énormes oreillers en plumes d'oie, tournait la tête, fixait la fenêtre à s'en faire exploser les globes oculaires. Quand la colère s'éveillait, il se retirait du monde réel,

reportait toute son attention sur un détail. Les stores.

Interloqués, le médecin et l'infirmière tentèrent de l'amadouer. En vain. Immobile, échappé d'une discussion stupide, il se perdait dans les rayures plastifiées obstruant le passage de la lumière. Déçus, le médecin et l'infirmière quittèrent la chambre. Le calme revenu, 1075 sortit alors de son évanouissement temporaire.

Deux semaines dans un cube blanc javellisé par des femmes en uniforme terne : le cauchemar. Sa jambe prenait les couleurs d'un arc-en-ciel psychédélique. Les cicatrices simulaient un réseau ferroviaire dont les voies se croisaient sans logique. 1075 se trouvait ridicule, cette partie de son corps semblait un postiche grossier collé à son tronc, qu'un gosse stupide aurait colorié à la va-vite. Son ennui n'avait d'égal que sa déception : il s'en voulait atrocement de ne pas s'être défendu contre le molosse. Le mal était fait pourtant. Pour la première fois depuis son arrivée en ville, il n'avait pas été à la hauteur. Ce constat le stupéfiait.

Tandis que les platanes balançaient docilement leurs branches de l'autre côté de la fenêtre, l'accablement le gagnait. On lui donnerait des jours de repos, ses collègues lui rendraient visite. Et alors ? Les Agents étaient formés pour contrer les attaques des bêtes ; il avait perdu ses moyens, trop occupé à sauver le gamin du premier rang. Une erreur stupide, stupide et dangereuse. Cette fois-ci, tout le monde s'en sortait bien, sa jambe retrouverait sa forme et sa couleur initiales, le gosse pourrait – s'il en avait envie – retourner écouter le Liseur. Les excès de délire n'empêchaient pas les consommateurs de recommencer.

Ça n'a pas de sens se disait-il, tandis que la nuit tombait en gros flocons imbibés de pétrole.

Contrairement à ce qu'ont écrit certains historiens, il n'y eut pas de crise financière avant la mise en place du Programme. Aucun article ne mentionne un quelconque soulèvement populaire, pas une trace de manifestation, d'incendie volontaire des bâtiments publics, pas de chute libre des chiffres nationaux. Quand ils essayèrent d'expliquer les brusques changements de ligne de conduite du Pouvoir, les sociologues se retrouvèrent face à un mur : aucun événement social violent ne justifiait un tel revirement. De guerre lasse, la plupart décidèrent d'abandonner leurs recherches, et firent état, citation à l'appui, d'un « simple concours de circonstances ».

Ce fut la peur. La peur et rien d'autre. L'angoisse est un chancre, un rongeur insatiable qui creuse ses galeries dans nos tripes. On peut imaginer qu'un beau jour, le Grand s'est réveillé au milieu de la nuit, trempé de sueur, persuadé que le pays courait à sa perte. Personne n'était présent ; le Garde qu'il reçut le lendemain dans ses bureaux privés n'a jamais évoqué le moindre signe de tension, de stress ou de nervosité.

L'ancien Garde préposé aux Affaires Financières évoquait la fermeture d'une des usines de maintenance juste avant les premiers essais du Programme : le Grand aurait vu dans cet événement les prémices d'une crise à venir. Au même moment, le Garde du Domaine Médical lui annonçait les nouvelles techniques de soins expérimentées par une certaine Lucie Nox.

Les premiers jours.

Longs et pénibles. Il ne mangeait rien, contemplait le morceau de viande sous son genou endolori, la mémoire saturée de la dernière Manifestation, comme s'il avait pu éviter, par la seule force de sa pensée, que le molosse l'accrochât.

On traitait 1075 royalement ; ses infirmières tentaient de lui greffer un sourire dès qu'elles passaient la porte, les bras chargés de draps propres, d'oreillers moelleux. Le soir, son Tuteur lui rendait visite : il assurait un rétablissement rapide, ordonnait de ne pas s'inquiéter. Le Grand avait choisi de se défouler sur le maître-chien. Les promesses contenues dans ces paroles ne fonctionnaient pas. 1075 ne supportait pas que quiconque pût dire en sortant, *il est salement amoché*. Ses collègues apportaient des gâteaux, racontaient les dernières frasques des novices, offraient de nouveaux vêtements taillés sur mesure. Plus il les voyait s'esclaffer, plus son angoisse ruait, se cabrait sous sa poitrine. Sa culpabilité l'obligeait à baisser les yeux, tel un gosse qui se tait après avoir reçu une claque brûlante. Son incapacité à maîtriser la situation déverrouilla la porte des non-dits : ce qui n'avait pas trait à son travail cavalait dans sa tête, le poussait à se souvenir d'un tas d'anecdotes d'avant l'admission, de toutes les compromissions et humiliations dont il avait été le spectateur, la victime, et parfois le bourreau.

Volontairement coupé des siens, il avait voulu ériger un empire dont il aurait été le roi. Son hospitalisation lui prouvait qu'il en était l'unique sujet. Personne n'avait assez d'affection, de patience pour l'écouter ruminer ses sombres perspectives : la morsure du chien réveillait ses démons endormis. 1075 ne se connaissait aucun ami. Prouver qu'il était le meilleur le détachait du monde, nourrissait son rêve d'avoir assez de force pour aller plus vite, plus loin, plus fort. Déshonorer le contrat qu'il avait signé avec lui-même était un aveu de faiblesse insupportable. Sa jambe ? Un détail ; il ne digérait pas sa défaite. Il se sentait comme un cheval de compétition enfermé dans son box avant la course. Son lit, prison de plume et de coton, l'empêchait d'accomplir sa mission : s'imposer. À l'hôpital, il ne pouvait plus puiser son énergie dans l'écusson flamboyant brodé sur

son torse. Une blouse bleu nuit ouverte sur son postérieur nu le remplaçait.

Les souvenirs. L'époque où nul ne connaissait l'existence de la formation. Assise autour de la grande table, la famille dînait. 1075 au bout du banc, contre le mur. Ses parents, assis côte à côte, face à leur progéniture, se servaient les premiers, puis passaient les plats, dans le sens des aiguilles d'une montre. Ainsi, ses frères remplissaient leurs assiettes avant lui ; 1075 restait le bec ouvert, attendait qu'on lui tende la casserole. Et toujours, il se retrouvait avec le morceau le plus maigre, les pommes de terre les plus ratatinées. Son auge contenait plus de jus que de viande. Il s'était habitué à ce rituel, mais le dîner était une humiliation quotidienne que le métier d'Agent lui avait permis d'oublier.

Couché dans son lit, 1075 tremblait doucement. Sans bruit. La honte cognait contre ses tempes : il ressentait la même humiliation. Attendre qu'on lui permette de bouger, de se nourrir, de pisser à des heures régulières. Soumis à des gens qu'il était certain d'avoir surveillés lors de Manifestations À Haut Risque : lorsqu'une infirmière changeait ses pansements, il hurlait intérieurement, se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas lui cracher au visage. Il savait qu'un Livre Chagrin reposait au fond de son casier, dans les vestiaires. Et ces gens se permettaient de lui donner des ordres, lui qui avait tout fait pour y échapper, pour ne pas écouter les autres, mais seulement les entendre. La nuit, il se réveillait en nage, sa blouse trempée de sueur, de grosses larmes opaques coincées entre ses draps. Quand ses crises de colère s'évaporaient, il somnait dans un sommeil sans rêves dont il aurait aimé ne jamais émerger.

Petit à petit, l'ennui vint étouffer la honte. L'hôpital était sûrement l'endroit où l'on dormait le plus mal, même si on passait les trois quarts de son temps au lit. Son corps n'avait goût à rien : sa bouche fuyait les plats, ses tympan refusaient d'écouter. Ses yeux fuyaient les visiteurs, la lumière, les décolletés. Encore dix jours ; l'enfer.

Un kinésithérapeute massait sa jambe, tentait de le faire marcher. 1075 attendait ce moment comme un gosse la permission d'ouvrir ses cadeaux d'anniversaire. Il avait la sensation de reprendre le dessus, debout, bien droit, une main calée sur l'épaule du médecin, trotinant dans sa vaste chambre. Ils en avaient vite fait le tour ; mais pour quelqu'un qui avait été cloué au lit, rien de meilleur. Le kiné souriait devant le visage illuminé du patient.

Malheureusement, il ne restait qu'une heure avec lui : après avoir fait quatre fois le tour du lit, de la fenêtre au bureau, du bureau à la salle de bains, il aidait 1075 à s'asseoir, puis passait dans les toilettes

pour se laver les mains. Fin de la séance. Le visage du malade se fermait, rideau maussade de sourcils et de paupières plissées. Le spécialiste quittait la pièce sans le réconforter. La douleur que 1075 ressentait lors de sa rééducation était le seul plaisir autorisé. Rien ne pouvait y remédier, à part la sensation du carrelage contre la plante de ses pieds.

Le soir du cinquième jour, une infirmière annonça *le médecin vous permet de sortir de votre chambre* ; il marcherait dans le couloir, appuyé contre les rampes fixées au mur. *Vingt minutes maximum, le médecin ne veut pas vous fatiguer davantage.* Ça sonnait comme une récompense ; enfin, il pouvait montrer qu'il était capable de tenir debout, hors de sa piaule. Il oubliait la couleur mauve de sa jambe, l'odeur infecte des crèmes apaisantes dont on badigeonnait ses pansements.

La première sortie produisit l'effet d'une bouteille d'oxygène entourée d'un gros nœud rouge. Accroché à la rampe, le corps reprenait son allure brute, assurée. Chaque pas vers le fond du couloir, où se trouvaient les ascenseurs, ravivait le souvenir de sa première course. L'exercice physique ne forgeait pas son caractère, il le révélait. À mesure qu'il avançait, il sentait ses muscles frémir, les battements de son cœur s'accélérer, la sueur dégouliner de son front. Chez d'autres, ces signes auraient probablement dénoncé une fatigue extrême. Chez lui, ils signifiaient qu'il reprenait le contrôle. Le couloir vide apparut plus vaste encore que la piste du sous-sol.

À l'opposé de sa chambre, la baie vitrée se couvrait d'humidité. Le couloir était désert ; les malades regardaient la télé, se goinfraient de gâteaux préparés par les mères. 1075 transpirait, son bras tremblait. Appuyé contre le mur, souffle court, chevilles ankylosées, il fixa l'ascenseur. Le soir enlaçait l'hôpital, apportait son lot de portes claquées, d'odeurs industrielles, d'aides-soignantes zélées. On lui apporterait son dîner à huit heures ; il lui restait du temps avant de rejoindre sa cellule, 1075 comptait bien en profiter. Il appela l'ascenseur qui s'ouvrit aussitôt sur un compartiment vide, encadré par deux miroirs latéraux. 1075 s'engouffra à l'intérieur, examina le tableau des étages et appuya sur le chiffre quatre, l'étage où de jeunes enfants étaient soignés pour des maladies qualifiées *d'atroces*. Ils attendaient des mois, serrés dans des draps sans odeur, qu'une infirmière leur dise *tu peux rentrer à la maison*.

Couloirs sombres. Débarqué, 1075 eut rapidement la nostalgie de la lumière. Par endroits, le papier peint se décollait. Une grande fresque bariolée s'étendait sur le mur. Elle représentait une ronde de gamins aux vêtements et sourires difformes, virevoltant sous un soleil orange, les pieds bouffés par de larges touffes d'herbe vert bouteille. Ce dessin avait des relents de guerre nucléaire, les couleurs agressaient les yeux,

on imaginait les cris des gosses peints couvrir ceux des petits malades. Une quarantaine de portes se faisaient face, l'espace sentait la crème hydratante et l'antiseptique. Du bruit : des infirmières s'affairaient, sortaient d'une chambre pour disparaître dans une autre. Mères, pères, frères et sœurs restaient assis au chevet des malades. 1075 entendait leurs voix, leurs questions, leurs cris aussi. Les rires sonnaient faux. Une nouvelle fois, il saisit la rampe balafrée de gommettes, avança d'un pas lourd. Personne ne faisait attention à lui ; malgré sa blouse et sa patte folle, on le frôlait sans le voir ; au royaume des marmots, l'adulte n'existe pas.

Il fit trois mètres, s'arrêta. Coup d'œil sur l'horloge digitale au fond du couloir. À l'hôpital, en échange de votre dignité, on vous donne du temps à ne plus savoir qu'en faire. 1075 se trouvait à quelques centimètres d'une chambre occupée par deux très jeunes malades. Il ne voyait pas leurs visages, mais entendait les draps froissés par les mouvements des corps, les questions qu'ils posaient à une femme probablement assise entre leurs lits. 1075 tendit l'oreille, devina qu'elle était jeune, sûre d'elle, et très fatiguée. Les parents n'étaient pas là, les frangins non plus. 1075 s'arrêta quelques minutes. Les gosses semblaient s'amuser. Surpris par leurs réactions, il ne concevait pas qu'ils puissent aimer cet endroit. Il comprit lorsqu'il prêta attention à la conversation : l'hôpital n'était pas la cause de leur joie, c'était la jeune femme. 1075 pensa aux longues heures passées à attendre son kiné. Elle était leur bouée de sauvetage, le seul moyen de respirer à la surface avant de replonger sous l'eau, maintenus à la frontière de la noyade par une main invisible.

Il s'appuya contre le mur, tenta de réunir les fils de la discussion. La jeune femme fouillait dans un sac, les enfants ne s'agitaient plus. Il entendit la fermeture d'une trousse s'ouvrir, les spirales d'un cahier se tordre. Pas un mot dans la chambre. 1075 souffla, reprit sa respiration, esquissa quelques pas. Il avança dans le couloir et se retrouva dans l'embrasure de la porte : deux enfants chauves étaient assis contre des oreillers, un stylo dans une main, un cahier sur leurs genoux relevés. Silencieux, ils fixaient la jeune femme, qui s'était déplacée afin de leur faire face. Le dos, les cheveux, les épaules carrées. Il stoppa net ses exercices ; l'attitude des gosses le fascinait. Ils semblaient plongés dans un monde, que 1075 n'arrivait pas à situer. Il analysa l'expression de sagesse imprimée sur leurs visages, dans leurs mouvements, la façon qu'ils avaient de pencher légèrement la tête, de bouger frénétiquement les doigts dès que leur mentor ouvrait la bouche. Maigres, pâles et malades, ils dégageaient une force absolue. La jeune femme parlait d'une voix claire, mélange d'autorité et de douceur. Elle tenait une espèce de plaque entre les mains. 1075 fit

trois pas à l'intérieur de la chambre, sans un bruit. Les enfants ne le voyaient pas.

C'était un grand rectangle noir couvert de signes tantôt ronds, tantôt raides, tracés à l'aide d'un minuscule morceau de pierre blanche. Un des enfants demanda s'il pouvait utiliser une *craie d'une autre couleur*. Les gosses recopiaient les hiéroglyphes sur leurs *cahiers*. Patiente, la jeune femme désignait un signe de l'index, demandait aux enfants *récrivez l'alphabet*. 1075 n'avait jamais rien entendu de tel. Un des gosses, très fier, affirma qu'un B et un A formaient une syllabe qu'on lui avait déjà apprise. Son professeur le félicita.

Au moment où commença la seconde partie de la leçon, 1075 avait quitté la pièce, une main appuyée sur sa jambe, l'autre sur les boutons de l'ascenseur. Arrivé au troisième, il tenta de regagner sa chambre, mais ses blessures le freinaient ; il longea la barrière comme un animal blessé tente de rentrer dans son terrier. Des larmes de douleur, de colère restaient bloquées entre ses paupières. 1075 n'eut pas le temps d'atteindre son lit ; il s'effondra sur le fauteuil de l'entrée, du brouillard dans les yeux et les poumons. Cœur cassé : chaque morceau battait à son propre rythme. Incapable de reprendre son souffle, l'Agent se raidit contre le bras gauche du siège et vomit sur le sol. Sa jambe semblait se détacher du reste de son corps, il se sentait comme une araignée privée de ses huit pattes. Pire que tout, la voix de la jeune femme résonnait ; plus il concentrait son attention sur son souffle, plus les mots infiltraient ses pensées, concert de fureur et de mauvais souvenirs.

L'aide-soignante arriva quelques minutes plus tard, alors que 1075 essayait de réintégrer son lit. Elle ouvrit les draps, le souleva puis le coucha. Ses oreillers sentaient la lessive. Il attendit qu'elle ait quitté la pièce et fondit en larmes ; il venait de transgresser la règle cardinale de l'Agent.

Ce n'était pas d'avoir écouté ces enfants qui le terrorisait, mais la certitude qu'à présent, à son corps défendant, il ne désirait plus qu'une seule chose : connaître la suite.

Archives personnelles no 1692, de M.C. Coban. Non datées.

Le Garde des Affaires Culturelles fut démis de ses fonctions. Le Grand remplaça les bureaux détruits par d'immenses buildings où de vastes appartements prirent la place des espaces exigus autrefois réservés aux représentants.

En cycle secondaire, les livres d'Histoire mentionnent des individus opposés à la mise au pilon de millions d'exemplaires de romans classiques au profit d'ouvrages calibrés selon le type d'émotion attendue par le lecteur. Ce que les professeurs ne disent pas, c'est ce qu'il advint de ces hommes : la réponse est assez claire pour ne pas être affichée sur les murs des salles de classe. Cependant, aucun Agent en poste n'a jamais vu les prisons du Pouvoir ; d'aucuns disent qu'elles n'existent pas, que nul acte de désobéissance à l'encontre du Programme Nox ne fut jamais enregistré. Le personnel du Service National connaît les locaux mieux que sa propre famille ; aucune geôle n'a jamais été découverte dans les impeccables sous-sols des anciens bureaux. À l'école, les enfants – et les adolescents – sont persuadés que leurs parents ont vu des proches mourir à cause de leur curiosité ; la vérité, c'est qu'ils n'ont certainement pas levé le petit doigt quand on leur a mis un Livre Frisson entre les mains.

Sans les exercices draconiens de mémorisation imposés lors de la formation, 1075 n'aurait pas appris à lire aussi rapidement.

Ils avaient répété par cœur les centaines de règlements qu'ils devaient retenir. Le plan de la ville, le nom des rues, des commerces et des impasses faisaient partie des premiers enseignements. On testait leur capacité de mémoire immédiate, visuelle et auditive. Les Agents ne perdaient rien, ils n'avaient pas le droit d'imaginer, de contourner la réalité pour l'exprimer par leurs propres moyens. Leurs capacités à intégrer le réel via des leçons et des images dépassaient l'imaginable. Ils récitaient des centaines de noms de rues, connaissaient le règlement intérieur des Manifestations, une bonne centaine de pages divisées en dix chapitres. Ils savaient tout, ils ne se demandaient jamais si les mots avaient un sens en dehors de ces préceptes. Le monde tournait autour des objets, de leurs fonctions, jamais de leur beauté. Ils apprenaient la force sans l'élan, l'action sans l'inspiration.

La première nuit fut effroyable.

Le sommeil fuyait. Quand il l'agrippait, d'extraordinaires cauchemars le forçaient à ouvrir les yeux. Sa mémoire était le champ clos d'un rodéo dément. Quitter l'étage réservé aux Agents l'avait plongé dans un monde abandonné depuis quatre ans : quelques mètres de couloirs dégoûtants l'avaient arraché à ses certitudes. L'angoisse montait, telle la marée à l'assaut d'une plage tranquille, où des couples dociles sont tout à coup noyés. Les mots l'avaient englouti ; le rythme des syllabes prononcées par l'enfant, les lignes courbes de ces lettres qu'il s'était juré de ne jamais connaître, ces formes haïes plus que tout parce qu'elles l'avaient empêché de grandir comme les gosses de riches. Ces enfants mourraient d'obscurités maladies que seuls leurs parents et quelques médecins connaissaient, mais ils quitteraient le monde avec la fierté d'avoir construit des univers grâce à ces cours quotidiens. Ils partiraient avec un savoir qu'il n'avait pas ; les mots lui échappaient, crachaient sur son uniforme, se roulaient en boule au fond de son lit d'hôpital. Sales bêtes.

D'un autre côté, s'il perdait son poste, il rejoindrait la plèbe ; il s'imaginait, au milieu de la foule, lever des mains tremblantes, hurler

des insanités à la gueule d'étrangers qui lui ressemblaient pourtant. Il fallait choisir : impossible de rester un jour de plus dans cet hôpital sans descendre assister à la leçon suivante. Pire, il avait mémorisé l'alphabet entier inscrit à la craie sur l'ardoise. Son cerveau ne cessait d'associer des lettres, de tenter des combinaisons plus ou moins absurdes, de fusionner des syllabes à la recherche de signes simples.

Les mécanismes acquis pendant sa formation se retournaient contre lui ; il opérait des associations logiques, ces systèmes formaient des ensembles qu'il craignait de reconnaître. Dès qu'il tentait de trouver le sommeil, des formes phonétiques pures clignotaient devant ses yeux : l'alphabet restait gravé dans sa mémoire comme un répertoire de sons dont il avait instinctivement l'usage.

Le lendemain matin, l'infirmière le trouva debout contre la fenêtre, droit comme les aiguilles de midi et demi, le front collé contre la vitre, la bouche légèrement entrouverte. Ses lèvres bougeaient, deux orvets fuyants.

Perdu. Loin, très loin.

Elle sortit sans rien dire. Deux heures plus tard, son kiné le découvrit dans la même position, la jambe en appui contre le fauteuil, les yeux clos. Il l'interrompit, ce qui exaspéra 1075. Concentré sur ses associations cognitives, il en avait oublié sa jambe. Pour la première fois, l'heure de rééducation lui parut interminable ; il attendait – avec une impatience à peine dissimulée – de pouvoir redescendre écouter la suite de l'histoire. Il devait se taire, ne pas éveiller les soupçons. Et surtout, surtout, aller jusqu'au bout. Réveillé de son dernier cauchemar, 1075 s'était rendu compte qu'il ne cessait de retourner son alphabet dans tous les sens ; il le secouait, le triturait, l'obligeait à se tordre sous ses doigts. 1075 le domptait, les crocs du molosse avaient ouvert une plaie bien plus profonde que celle qui lacérait ses muscles : sa conscience avait été forcée. Vitres explosées, intérieurs ravagés. Ne demeurait qu'un grand local vide, des écrans géants fixés au mur, et la certitude d'avoir perdu ses rêves à cause d'un clébard plus musclé que la moitié des Agents.

Ses parents n'étaient pas là. Il refusait de les voir. Ses camarades de promotion étaient taillés dans une pierre friable ; 1075 se sentait fait du bois dur à partir duquel on assemble les cercueils. Il ne connaissait personne, et personne ne savait rien de lui. Son corps avait changé. Il aurait été incapable de reconnaître ses frères s'ils s'étaient croisés dans la rue. Son métier promettait l'existence qu'un enfant des campagnes espère secrètement. En contrepartie, l'homme qu'il était devenu acceptait une soumission totale. 1075 se sentit comme tous les citoyens qu'il surveillait. Coincé. Un chaton tenu par la peau du cou,

le nez dans ses propres excréments pour lui apprendre à chier au bon endroit.

Après que son kiné eut quitté sa chambre, 1075 se faufila dans le couloir. Vide. L'ascenseur l'attendait. À l'étage inférieur, les enfants étaient là. Presque morts. Tandis que le professeur expliquait la conjugaison des verbes du premier groupe, au présent puis au futur, 1075 se surprit à sourire, ses lèvres arrondies ressemblaient à la coque d'une péniche nouée à quai depuis trop longtemps. Mot par mot, il enregistrerait la leçon. La soirée arriverait trop vite. Puisqu'il avait du temps à ne plus savoir qu'en faire, il comptait s'en servir.

La source de terreur devint un défi que 1075 s'autorisait à relever ; s'il apprenait à lire, il deviendrait le premier pirate du Service National. L'idée d'avoir une longueur d'avance sur ses supérieurs hiérarchiques aiguillonnait sa fierté, l'obligeait à redoubler d'efforts.

Le molosse ? Un toutou : l'animal qu'il portait en lui était autrement plus difficile à dompter.

Personne n'apprend à lire en dix jours.

Et il y a des tas de gens qui font en sorte d'empêcher un homme d'apprendre à lire en dix jours. 1075 le savait : sorti de ces kilomètres de couloirs, il ne profiterait plus de cours particuliers. S'il mémorisait les leçons et qu'une fois dehors il se débrouillait pour mettre la main sur un livre, il lui faudrait six mois avant d'échapper à ses calculs phonétiques et envisager un mot dans sa globalité. Plus son appétit de consonnes et de voyelles augmentait, plus sa crainte du monde extérieur s'amenuisait.

Il élaborait des stratégies pour cacher un texte ; le personnel était moins présent pour prendre soin de lui que pour vérifier qu'il ne s'écarterait pas du droit chemin. Les toilettes étaient le seul endroit susceptible d'abriter le genre de butin qui l'intéressait, mais l'Équipe d'Inspection portait bien son nom. Rien n'était laissé au hasard. Impossible de tromper la vigilance de ses supérieurs, des caméras disposées à chaque carrefour, porte, mur, impasse, cuisine, salon, chambre. Pourtant, aucune technologie n'avait encore été inventée pour permettre au Grand de violer ses pensées les plus intimes en les projetant sur un écran. Son corps était un laboratoire privé, ses songes respiraient, hors d'atteinte. Le cerveau, dernier refuge ; personne ne viendrait le nettoyer trois fois par jour. Il pouvait y cacher ce qu'il voulait. Sa mémoire surentraînée, ses réflexes de survie lui permettraient d'échapper aux règles. Pour la première fois, il se voyait comme l'otage docile du monde qu'il avait mis tant d'années à intégrer, auquel il s'était promis de participer, appliquant des

pratiques douteuses pour surveiller ses semblables.

1075 ne souhaitait pas se retrouver sur les gradins d'un stade à implorer, mains jointes, trois malheureux chapitres d'un Livre quelconque ; il désirait comprendre comment on en était arrivés là. Pourquoi les mots provoquaient-ils un tel déchaînement ? Des milliers d'heures passées à évacuer de pauvres femmes à moitié évanouies dans les bras d'hommes tout aussi faibles : l'humanité agonisait, pataugeait dans un borborygme indescriptible. Ses relents lui donnaient envie d'en finir. Pourtant, il voulait comprendre, en dépit de tout.

Les leçons suivantes furent plus compliquées ; il s'agissait de reconnaître les différentes combinaisons des voyelles, apprendre les sons qu'elles produisaient selon leur place devant telle ou telle consonne. Le professeur utilisait des termes encore inconnus : si *alphabet* était devenu un concept apprivoisé, *dictionnaire* ne lui était d'aucun secours. Son air sévère et la vigueur de ses muscles formaient un rempart contre les questions indiscretes. De plus, sa jambe retrouvait sa couleur d'origine ; focalisé sur son *alphabet*, 1075 avait oublié la raison de sa présence au service des Agents.

Bientôt, les enfants aux crânes lisses ne seraient plus qu'un lointain souvenir, une de ces mélodies que l'on fredonne quand on n'a plus de voix.

Archives personnelles no 365, de M.C. Coban. Non datées.

Quand le Grand eut réorganisé les différents secteurs du Service National, le Garde des Affaires Financières et celui du Programme recrutèrent les meilleurs gestionnaires, et les placèrent à la tête des Maisons de Mots. Les usines en difficulté furent rachetées, subirent un sévère coup de peinture. Leurs directeurs engagèrent chacun plusieurs centaines d'employés. Ces gigantesques machines à cracher du livre ne fermaient jamais ; les équipes se relayaient jusqu'à ce que les commandes partent à l'heure voulue de l'ancien complexe industriel.

Trois ans après l'ouverture des Maisons de Mots, les Manifestations À Haut Risque commencèrent. Les livres se vendaient par dizaines de milliers ; chaque moment libre était consacré à la lecture d'un Frisson ou d'un Fou Rire. La plupart des commerces et des établissements publics détenaient des dizaines d'ouvrages mis à disposition des clients. La consommation massive de récits spécifiques apporta aux Maisons de Mots des bénéfices qui dépassaient tout ce que le Grand avait pu imaginer. Les couloirs du Service National furent le théâtre d'explosions d'allégresse : « Nous sommes sauvés ». Sauvés de quoi ? Ils ne le savaient pas eux-mêmes. La sensation de bénéfice qu'apportaient les chiffres mensuels de l'industrie nouvelle anéantissait les questions indiscretes.

Ça ne suffisait pas.

Le Grand voulut aller plus loin.

Un soir, il convoqua le Garde des Maisons de Mots pour lui demander de conserver, chaque semaine, un récit en réserve. Il ne s'agissait pas de le publier, mais de le faire lire à haute voix dans un cadre grandiose. Si les lecteurs payaient pour le moindre extra, pourquoi s'en priver ? Le Garde applaudit l'idée, transmit les ordres aux gestionnaires. Un mois plus tard, la première Manifestation avait lieu.

SECONDE PARTIE

Le docteur Lucie Nox n'avait pas échangé son patronyme contre un numéro. Et pour cause : le plan de mise en place des Maisons de Mots et des Manifestations À Haut Risque portait son nom. Le *Programme Nox* exposait *les éléments phares du développement culturel à l'échelle nationale*. La plus grande Maison de Mots s'appelait Compagnie Nox ; trois mille personnes, réparties en dix services, de la fabrication à l'expédition des Livres Tristesse, Fou Rire et Colère. Le docteur n'y avait jamais mis les pieds ; elle s'en félicitait.

Lucie Nox arborait ses soixante-dix ans comme un collier de perles entretenues avec soin ; au quatrième étage du Service National, des dizaines de récompenses ornaient les murs de son vaste bureau. Elle utilisait la moitié de la surface allouée ; Nox avait passé la majeure partie de sa vie à travailler au sein de centres spécialisés dans *l'intégration sociale des personnes en difficulté passagère*. Elle permettait aux patients de naître une seconde fois.

Aucun homme sain de corps et d'esprit ne voulait travailler dans cet endroit : des cadavres se promenaient dans les couloirs, yeux enfoncés jusqu'à l'estomac, veines saillantes et mâchoires déboîtées. Antichambre de la mort. Nox consacrait sa vie à sauver de jeunes types engloutis par des catastrophes : des ouragans balayaient leurs corps, des tremblements agitaient leurs muscles. Le Pouvoir les considérait comme des animaux à peine plus évolués qu'un chien vautre dans une flaque de boue. Parfois, quand on retrouvait le fils d'un Garde, le corps désarticulé sur la moquette, une seringue dans le bras, de la mousse au coin des lèvres, on appelait Nox. Elle signait le document officiel où l'interdiction de mentionner cet événement s'étalait en caractères gras. Le gosse était sauvé, ainsi que la réputation de son illustre père. Ses confrères reconnaissaient les compétences du docteur Nox ; pourtant, quelques mois après son trentième anniversaire, elle ne s'attendait certainement pas à provoquer un tel raz de marée.

Tout avait si bien commencé.

Lucie s'installa dans ses nouveaux locaux, au centre de désintoxication Le Parc, un grand bâtiment gris foncé aux airs de morgue. Elle quittait l'hôpital pour s'occuper des cas graves, enfouis

derrière des blocs de béton. Lors des premières rencontres avec ses malades, Lucie Nox se rendit compte qu'ils venaient de partout et de nulle part ; certains lui ressemblaient, d'autres avaient atterri ici après un accident, une rupture, ou tout simplement parce qu'ils s'étaient ennuyés trop longtemps. Apprendre à les écouter. Un par un. Elle passait des heures à discuter, à poser des questions auxquelles ils refusaient de répondre, pour la simple et bonne raison qu'ils ne se sentaient pas capables de s'en sortir. Nox était leur dernière chance. Une bougie qu'on allume juste avant de tomber dans le vide. Sa vigueur, l'attention portée accentuaient leur sensation d'abandon quand elle quittait leur chambre. Pour la première fois, une femme s'intéressait à eux sans les insulter, leur soutirer du fric ou des doses. Nox ne les craignait pas, elle n'avait pas pitié d'eux. Elle les aimait comme on aime quelqu'un qui est tombé, dont on se dit *ce pourrait être moi*.

Après plusieurs mois d'exercices, Lucie décida de tenter le tout pour le tout. La thérapie individuelle ne les confrontait qu'à leurs propres peurs, les confortait dans leurs névroses. Réunir les patients ouvrirait des portes dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Tous les jours, les pensionnaires se retrouvaient dans la salle commune, où Nox avait installé de larges fauteuils et d'accueillants canapés. Ils s'épiaient du regard, refusaient de lever la tête, de parler, osaient à peine respirer. Voir qu'ils n'étaient pas les seuls à tenter de survivre les perturbait. L'après-midi, le docteur passait dans les chambres. Enfin, ils parlaient. La stratégie fonctionnait ; c'était un premier pas en arrière, ils s'éloignaient doucement du puits au bord duquel ils titubaient.

Au bout d'une vingtaine de séances collectives, les progrès furent plus lents. Les mêmes débats, les mêmes conclusions. Têtue, Lucie se plongeait alors dans la fiche médicale de chaque malade, étudia sa dépendance ; l'addiction exprimait une béance, offrait un ersatz d'émotion. Nox remplaça les dossiers par des feuilles cartonnées où elle inscrivait la sensation quemandée par le patient : certains voulaient du plaisir, du bonheur en fumée, en poudre ou en sachet, d'autres espéraient des sueurs froides. Ils affrontaient des angoisses qu'ils ne pouvaient décrire, dévoilaient leurs chagrins, desserraient le nœud coulant qui jugulait la parole. Leur environnement quotidien interdisait d'exprimer de profondes douleurs ; les dogmes sociaux réprimaient les éruptions de jouissance, tempéraient les instincts primitifs.

La drogue avait fait sauter ces derniers verrous ; Lucie Nox cherchait une solution. Qu'ils se libèrent, sans retourner errer dans les couloirs sombres d'une existence terne, où la passion, la colère, la transe n'étaient pas permises. Ces individus ne pouvaient pas faire

marche arrière, et laisser des années de dépendances derrière eux ; ils étaient allés trop loin, trop vite. Le docteur devait trouver un moyen de procurer des sensations – parfois extrêmes – sans nuire au corps ; il était la première victime de leurs divers excès.

Pourquoi pleuraient-ils, pourquoi riaient-ils aux éclats ? La réponse lui apparut, un peu d'or au fond d'une flaque. Les substances n'étaient pas à l'origine de ce qu'ils ressentaient, elles n'en étaient que le déclencheur. Leurs émotions les constituaient, et Lucie Nox le comprenait. Il suffisait de trouver un moyen de les faire sortir.

Vingt et unième séance collective : ils s'endormaient. En retard, Lucie Nox apporta un lourd carton rempli de livres ; chacun portait le nom et le prénom d'un patient. Distribution. Regards surpris. Ils se réveillèrent. Pourquoi des livres ? Incrédules, les infirmières regardaient les malades regagner leurs chambres. Nox écourta la séance. *Lisez le plus rapidement les passages surlignés de l'ouvrage, afin que nous puissions tous en discuter.* Ils acceptèrent de se soumettre à sa lubie ; faute d'amateurs, la bibliothèque du centre avait été fermée. Une fois par semaine, un camion passait pour distribuer des prospectus cornés que personne ne lisait. Quand les patients furent sortis, Nox s'entretint un long moment avec son assistant, *si l'essai fonctionne, ils seront bientôt libres, en aussi bonne santé que vous et moi.*

L'expérience ne fut pas un succès.

Le lendemain matin, Nox débarqua dans un bureau saturé de notes d'urgence des infirmières. Lucie s'empressa de faire le tour des chambres : ils étaient comme fous. Accueils chaleureux. Sourires. Dès qu'elle passait la porte, un patient la serrait dans ses bras. *Merci docteur, je n'aurais jamais cru que ça me ferait autant de bien.* Ils pleuraient, bouche grande ouverte : une nouvelle vie commençait.

Elle demanda des fonds supplémentaires, accompagna cette requête d'un rapport détaillé sur les progrès phénoménaux de ses patients. Un tiers de la somme reçue fut utilisé pour acheter et commander de nouveaux livres. On divisa la salle commune en deux : une dizaine de pensionnaires se présentèrent au bureau de Nox, proposèrent leurs services. Ils construisirent des étagères ; on établit les rayons selon le manque que le texte avait réussi à combler. La lecture produisait des effets spectaculaires : elle ne rendait les patients ni meilleurs ni pires, mais pour la première fois depuis qu'ils avaient arrêté de se piquer, de sniffer, de fumer tout ce qui leur passait sous la main, le corps, de nouveau actif, exultait. Les émotions montaient, ils se laissaient transporter. Les mots avaient ressuscité l'objet de leurs addictions initiales : le livre n'avait rien d'illégal. Ils pouvaient donc s'en donner à cœur joie.

La réputation du centre grandit aussi vite que le nombre de toxicomanes renvoyés dans la nature, aussi clean que le jour de leur

naissance. Le Parc II fut construit à l'opposé du premier. Les familles reconnaissantes apportaient des cadeaux en guise de remerciements. Très vite, Nox devint la grande figure du milieu médical : les revues spécialisées l'encensaient. Lucie était aussi discrète que célèbre ; mais ses exploits alertèrent bientôt l'immense oreille du Grand. Un matin, un envoyé du Service National apporta une invitation officielle. Tapie derrière ses piles de dossiers, Lucie n'en crut pas ses yeux.

Trois semaines plus tard, le Grand la recevait dans son bureau. D'un ton calme et grave, il la félicita cent fois, promit un avenir qu'elle n'aurait pas osé imaginer. *Nous connaissons vos exploits, vous êtes la fierté de ce pays.* Lorsque son interlocuteur esquissa l'idée d'un *Programme Nox* d'envergure nationale, elle obtempéra. L'orgueil, s'il est un vilain défaut, demeure un moteur irremplaçable. Toutefois, le docteur Nox était loin de se douter qu'on ne cantonnerait pas l'expérience aux hôpitaux : toutes les sphères professionnelles, sociales et culturelles seraient contaminées. Rien n'arrêterait la machine. Nox avait rendu ses patients plus doux, plus coopératifs qu'une portée de chatons endormis sous les mamelles de leur mère.

Le Grand proposait d'inoculer le même virus à des millions de citoyens.

Quarante ans d'efforts, huit Maisons de Mots, plus de trois mille Manifestations À Haut Risque, un nouveau bureau au Service National, un dogue allemand, cent quarante lettres par jour en moyenne, deux secrétaires, quatre maisons en bord de mer protégées par cinq vigiles et quinze caméras de surveillance, une trentaine de conférences annuelles, trois hectares de jardins, quarante mètres carrés de dressing, dix pour les chaussures, trois étagères pour les pantoufles et les chaussettes d'intérieur antidérapantes, dix heures de travail quotidiennes, trois cent soixante minutes de sommeil, parfois moins, une dizaine d'assistants formés dans les meilleures écoles. Deux cachets la nuit pour trouver le sommeil, avant de sombrer dans d'interminables cauchemars où Nox s' imagine sans vie, sans voix et sans visage.

Le bureau qu'elle occupait au Service National donnait sur les jardins privés des Gardes, périmètre d'arbustes entretenus, délimité par une large grille de fer bleu nuit qu'aucune intempérie n'avait réussi à dévorer. Un étang artificiel dominait le côté nord du Parc, où quelques canards barbotaient, indifférents aux allées et venues de deux cygnes majestueux, aux cous en forme de points d'interrogation. Nox détestait ces oiseaux d'eau douce aux ailes inutiles, bestioles crâneuses admirées par tous. La baie vitrée donnait l'illusion d'avoir conquis le monde ; le Programme Nox créait des milliers d'emplois, engendrait une baisse significative des comportements addictifs illégaux. Même le taux de criminalité décroissait : Lucie avait trouvé un moyen de gérer les sensations des hommes, alors que ses confrères s'étaient toujours arrêtés au contexte social.

Obtenir un rendez-vous nécessitait plusieurs mois d'attente.

Nox s'occupait des Agents, des Tuteurs, des Gardes. Le personnel du Service National. Elle connaissait les mécanismes de la conscience ; quand un Agent pétait les plombs, on l'envoyait chez elle. La crise passée, le docteur mentionnait l'écart dans son dossier médical : au bout de trois blâmes, l'Agent risquait le renvoi définitif. Le Garde du Programme avait demandé au Grand de transférer le bureau du docteur dans son unité afin d'éviter toute fuite professionnelle : le Plan

Nox reposait sur la confiance établie entre les Agents et leurs Tuteurs. Si un maillon de la chaîne rouillait, la production s'arrêtait. Personne ne voulait participer d'un tel désastre. Quand les jeunes recrues doutaient, il fallait les dissuader d'apprendre à lire. Si l'argent ne suffisait pas, Nox parvenait à faire réaliser la chance qui était la leur. Elle louait leur courage, rappelait les sacrifices, les douleurs surmontées pour accéder aux meilleurs rangs. Lucie connaissait les Agents comme elle avait connu les toxicomanes ; son métier consistait à s'imprégner des névroses d'un groupe particulier, tout en gardant le recul nécessaire pour les tempérer. Ses confrères l'appelaient sans cesse pour des cas qu'ils n'arrivaient pas à résoudre ; Lucie Nox n'échouait jamais. À part, peut-être, à trouver le sommeil, la paix intérieure.

Le plus souvent, elle s'obligeait à détourner les yeux du jardin botanique pour se plonger dans les dossiers du matin. Sur son plan de travail, la secrétaire déposait trois piles, classées selon l'urgence. Lucie Nox commençait par lire ; elle prenait des notes, choisissait quelle personne voir en priorité. À l'heure du déjeuner, elle mangeait seule, parfois dans le parc si le soleil était assez haut pour lui faire oublier la fatuité des cygnes. L'après-midi : trois heures de consultation, puis elle remettait à sa secrétaire la liste des rendez-vous à fixer pour le lendemain. Lucie Nox ne dînait pas ; elle allait au cinéma, se promenait le long des berges abandonnées loin des axes routiers. Elle rentrait tard, son appartement sentait le bois de santal, les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'air frais. Avant d'avalier ses somnifères, elle tentait de se regarder dans la glace. Chez elle, les étagères vides n'avaient jamais accueilli le moindre livre.

Un matin, alors qu'elle feuilletait le répertoire des Agents, elle s'aperçut qu'ils étaient tous passés au moins une fois dans son bureau. Rite initiatique. Une séance suffisait aux plus valeureux ; elle ne les revoyait pas. Quant aux autres, elle devinait les probabilités de renvoi dans un délai de six mois. Nox s'était attachée aux patients du Parc ; les Agents lui inspiroient une pitié terrible, dévorante. Elle en avait honte. Ils étaient jeunes, beaux, capables d'accomplir de grandes choses. Quand ils passaient la porte, les remords l'agrippaient ; elle avait l'impression d'être le chef d'équipe d'un gigantesque abattoir, d'où les Agents ne pouvaient s'échapper. Ils ne comprenaient pas le sourire qu'elle leur adressait ; ce qu'ils prenaient pour de la bienveillance ressemblait plus à des excuses vaines, offertes pour apaiser sa conscience de docteur.

Et pourquoi auraient-ils voulu se libérer ? Le Programme Nox leur offrait une chance de s'en sortir. Ils ne savaient pas lire, cette lacune originelle les sauvait d'une existence misérable. Passé la fierté liée aux

premières expériences, Lucie supporta de moins en moins les jeunes types entraînés comme des chevaux de course pour servir l'idéal qu'elle avait aidé à construire. Le Programme Nox était censé soigner des gens ; plus la médaille brille, plus son revers est sombre. Les Agents étaient le sacrifice nécessaire au bon fonctionnement du Programme, le gouvernement avait maquillé sa faiblesse en utilisant des analphabètes. Des gens qui, sinon, seraient morts de froid et de honte dans les replis poisseux des campagnes.

Le Programme détruisit un autre pan de l'Histoire : dès la mise en place des Maisons de Mots, les *vieux livres* furent interdits. Les librairies ne pouvaient plus présenter un seul ouvrage portant la mention *littérature* : les textes *complexes* constituaient *une entrave au bon déroulement du Programme*. Les bibliothèques furent vidées, les rayons réagencés. Des bennes remplies de romans, de recueils de nouvelles, d'essais politiques partaient vers les Déposoirs en banlieue où le papier des vieux livres était réutilisé pour les nouveaux. Le succès des Maisons de Mots avait anéanti les théories de genre, de registre, ou même de forme littéraire. Emportée dans sa course au succès thérapeutique, Nox avait sacrifié des milliers d'années d'histoires, de témoignages et de tragédies en alexandrins. Les sonnifères ne pouvaient pas le lui faire oublier.

Lucie avait rencontré bon nombre d'Agents ; leur rage lui sautait à la gorge, ils obéissaient à des instincts vitaux qu'elle n'avait pas connus. Elle aimait les toxicomanes à cause de l'humanité qu'ils dégageaient, du sentiment de reconnaissance ressenti près d'eux. Avec les Agents, impossible de créer des liens. Sa gêne, surplombée par les diplômes accrochés au mur, elle prenait des airs bienveillants, salvateurs, affichait ce genre de sourires, de regards que l'Agent reçoit comme un lot de consolation. Ils lui parlaient à la manière d'un enfant qui avoue avoir renversé son bol de lait sur le tapis du salon. Compréhensive, Nox se contentait de les gronder, de les serrer contre elle sans même avoir besoin de les toucher. Une étreinte virtuelle suffisait ; ils repartaient, persuadés d'avoir reçu, tel un homme crevant d'amour, les restes d'affection d'une inconnue.

Ils étaient tous venus la voir.

Tous, sauf un.

1075.

Nox s'en aperçut un matin : elle n'avait jamais coché son numéro de service. Seconde vérification : Lucie sortit les archives de leurs casiers plastifiés, chercha la photocopie du diplôme accompagnée des inscriptions au registre des Agents. 1075 travaillait pour le Service National depuis cinq ans. Il avait obtenu les meilleures notes de sa promotion, son dossier contenait plusieurs lettres de recommandation ; un mot de son Tuteur vantait les qualités exceptionnelles du jeune homme. Nox n'avait jamais rien vu de tel : sur les milliers d'Agents inscrits au registre, aucun ne pouvait tenir aussi longtemps sans la consulter.

1075 infirmait la règle. Nox annula son premier rendez-vous et appela l'hôpital : elle demanda le dossier du patient 1075. À voix haute, l'infirmière lut les faits d'armes du prodige. Le dossier ne contenait qu'une seule ligne : accident du travail. Elle relut les notes du médecin mais elles ne disaient rien de plus. Le patient avait été mordu par un molosse lors d'une Manifestation, le chirurgien s'était prononcé : atteinte tendineuse. Cheville fracturée. État de choc. On avait ordonné quinze jours d'hôpital accompagnés d'une rééducation à domicile. Nox sourit ; le service d'urgence des Agents en faisait toujours trop, les autres malades n'avaient pas droit à ce genre de traitement. Elle remercia son interlocutrice, se tourna vers les animaux du parc : endormis. Le bec dans les plumes. Leur point d'interrogation s'était rétracté, les cygnes n'étaient plus que deux ovales éclatants, deux calissons figés.

Qui était 1075 ? Nox relut son dossier dix fois, appela son Tuteur, ses professeurs, demanda un rapport détaillé sur ses notes, son comportement, sa manière de gérer les équipes d'intervention. On lui fit, partout, la même remarque : 1075 était le plus discret des Agents. Irréprochable. Son silence sévère forçait l'admiration de ses camarades ; l'absence d'information concernant ses loisirs, sa famille, ses relations privées renforçait le mystère. Sa photo montrait un type aux traits durs. Pommettes hautes, yeux plissés. Caractéristiques physiques typiques des ruraux. Nox éplucha notes de service, lettres de recommandation, commentaires du Tuteur : rien à signaler, excepté

son exceptionnelle rigueur. Le docteur recoupa toutes les informations ; personne n'avait éveillé chez elle une telle curiosité, et – ce qu'elle n'osait encore admettre – un sentiment de peur et de soulagement. Elle restait méfiante pourtant ; les erreurs informatiques existaient, les professeurs pouvaient se tromper de numéro, les infirmières de classeur. Malgré tout, elle sentait qu'elle était tombée sur un cas à part, un de ces éléments qui échappent à toute logique médicale, erreur ou miracle de la nature. Ses années d'expérience réduites à néant par le fantôme d'un homme dont elle ne connaissait que le numéro d'habilitation. Aucun Agent ne pouvait faire ce métier sans craquer.

1075 était une énigme ; sa résistance suscitait des questions auxquelles Nox avait peur de répondre. Un seul individu pouvait-il remettre en cause les années de travail nécessaires à l'installation d'un programme aussi complexe ? Lucie n'avait pas la réponse, ses certitudes expertes s'écroulaient, son estomac lui jouait des tours dès qu'elle tentait de comprendre comment 1075 avait pu lui passer sous le nez sans qu'elle s'en aperçoive.

De retour chez elle, Nox fit couler un bain, se déshabilla et glissa sans bruit dans l'eau bouillante sans apprivoiser la chaleur. Son corps se détendit instantanément. Sa peau nue s'étalait dans l'eau comme un littoral abandonné. Les angles ronds de ses genoux, les ruelles de son ventre immobile lui apparurent, nets et précis. Lucie s'aperçut qu'elle ne s'était plus regardée depuis longtemps ; elle ne se reconnaissait pas. Et plus elle cherchait dans les plis de son corps les réponses à ses questions, plus elle se sentait défaillir ; ses forces l'abandonnaient, s'envolaient vers de plus calmes rivages où 1075 et le Programme Nox n'existaient pas.

Le docteur se laissa retomber contre la faïence de la baignoire et s'endormit aussitôt, plongée dans un sommeil en béton armé.

Le Service National n'admet pas les filles au sein de la formation. D'une part, les hommes sont naturellement meilleurs aux tests d'aptitudes physiques, d'autre part, le Garde estime qu'une femme n'intimidera pas assez les citoyens. Les analphabètes restent dans les campagnes, tiennent les maisons comme leurs mères avant elles, donnent naissance à de robustes garçons qui, eux, auront peut-être une chance de s'en sortir.

Les Agents patrouillent en ville vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si un comportement déviant est signalé, ils contrôlent le domicile du suspect. Les Livres ont ceci de préoccupant que les réactions provoquées dépassent parfois ce que promet la couverture ; au quotidien, les Agents interviennent pour maintenir l'ordre. Les crises d'hystérie sur la voie publique sont punies par une interdiction d'achat de Livres durant deux semaines, et une impossibilité d'accès aux Manifestations pendant un mois. Si ces consignes ne sont pas respectées, des sanctions plus sévères sont prises ; les lecteurs fautifs sont assignés à résidence pour une durée indéterminée.

Trois fois le tour du stade.

Les installations fonctionnaient. Sur la scène, une équipe technique assemblait un dispositif lumineux entre les planches afin de créer une auréole pseudo-mystique autour du Liseur. Aucun maître-chien prévu. Soulagés, les Agents rejoignaient sagement leur place sous l'estrade. L'accident avait fait le tour du Service ; les molosses n'étaient plus utilisés que pour les Manifestations extrêmement dangereuses. Les équipes extérieures veillaient à ce que les consommateurs répertoriés en tant que *cas à problème* n'aient pas accès aux gradins : après l'affaire de la morsure, le Service National ne pouvait plus se permettre ce genre de publicité. Il fallait que tout soit réglé au millimètre, à la seconde près. Ils n'avaient pas droit à l'erreur. Les chiens, oui.

1075 distribuait ses ordres comme des prospectus : les novices lui obéissaient au doigt et à l'œil. Après son accident, il était devenu la coqueluche du Service National. Des monceaux de fleurs l'attendaient à sa sortie d'hôpital. Le Garde du Programme était venu en personne lui rendre visite. Sa popularité soudaine ne lui déplaisait pas ; paradoxalement, ses supérieurs baissaient la garde, certains que la douleur avait renforcé son caractère. 1075 était connu comme un type qui voulait en découdre avec lui-même ; à la reprise, les Agents savaient qu'il serait plus rigoureux, plus sévère. Ils le redoutaient. Leur camarade était devenu un modèle à suivre ; chacun voyait en lui ses propres faiblesses dépassées par une volonté invincible. Il tentait de ne pas répondre aux nombreuses sollicitations dont il faisait l'objet, mais son silence excitait les esprits ; plus il se taisait, plus on l'encensait. Et les sourires qu'il ramassait à la pelle lui permettaient de s'adonner sans mal à ses nouvelles activités. Étant donnée sa popularité, personne ne le soupçonnait capable d'une pareille trahison.

Tous les appartements étaient agencés de la même façon : la cuisine et le salon formaient une seule pièce, à la manière d'un loft séparé en son centre par un bar recouvert d'une plaque imitation marbre. Dans l'angle formé par la baie vitrée et le mur-écran, un escalier en colimaçon noir s'ouvrait sur deux chambres aux thèmes variables. Au

rez-de-chaussée, un point d'eau complétait l'ensemble. À l'étage, une salle de bains royale occupait la majeure partie de l'espace : la baignoire pouvait accueillir jusqu'à quatre personnes, des spots fixés aux murs, incrustés dans le sol et au plafond créaient des ambiances différentes selon l'heure. Une vaste douche à l'italienne, dessinée par un architecte apparemment féru de mosaïque foncée, creusait le pan à gauche des lavabos en vasques. Trois peignoirs accrochés contre la porte coulissante attendaient sagement d'improbables invités.

Les toilettes se trouvaient dans un renforcement, proche de la chambre d'ami. Près de la cuvette, un petit meuble contenait les produits ménagers, les rouleaux de papier hygiénique qu'il fallait faire glisser sur un tube de plastique fixé au mur. Un petit lavabo d'appoint orné de lingettes odorantes et de blocs de savon semblait ne jamais devoir servir. 1075 veillait à ce que l'endroit soit toujours propre.

Le Service d'Inspection vérifiait les installations sanitaires avec un sérieux déroutant. Les premiers temps, 1075 pensa ne jamais pouvoir déjouer leur vigilance ; s'ils avaient été autorisés à démonter la cuvette des toilettes pour chercher un indice supplémentaire dans les canalisations, ils ne se seraient pas gênés. Malheureusement pour eux, ils suivaient le processus imposé par le Service National : le meuble, le lavabo, la tuyauterie ne leur échappaient pas. Ils ouvraient parfois des bouteilles de détergent, défaisaient les rouleaux de papier, soulevaient quinze fois la lunette. Tous les soirs, sans interruption. Le locataire connaissait leur strict rituel ; après son séjour hospitalier, il s'était rué dans les toilettes pour rejouer l'investigation des inspecteurs. Une fois de plus, sa mémoire infailible avait été au rendez-vous : il imitait parfaitement leurs gestes, et constata qu'il n'existait pas grand choix de cachette pour le hors-la-loi qu'il envisageait de devenir.

Le tube de plastique gris, creux et léger, était fixé par deux bras de carrelage blanc crème. L'ustensile s'emboîtait dans les cylindres de faïence ; les Agents ne l'inspectaient pas. 1075 pourrait y dissimuler trois à quatre feuilles de papier fin – roulées en cigarettes – invisibles à l'œil nu.

La nuit, 1075 se glissait dans les toilettes, vidait le tube de plastique et s'installait par terre, contre le mur. Concentré, il passait des heures entières à déchiffrer les paragraphes d'un Livre Tristesse ramassé lors de sa première Manifestation À Haut Risque depuis l'hospitalisation. Souvent, les spectateurs amenaient des Livres. La cohue engendrait des pertes multiples recensées par les Agents après chaque mission ; ils inspectaient les gradins, collectaient les objets perdus dans de grands sacs de plastique blanc emportés vers le Dépotoir le plus proche. Pendant que ses novices ratissaient l'estrade et les vestiaires, 1075 s'était chargé de la tribune Sud. Cent soixante Livres : il n'en déclara que cent cinquante-neuf. Le dernier ? Caché contre son torse,

à l'endroit où l'uniforme, rehaussé d'une protection pare-balle, présentait une protubérance peu esthétique.

Il crevait de trouille. Le Livre dormait contre sa poitrine, son cœur jouait de la batterie. Il avait arraché les pages une par une, et s'était débarrassé de la couverture cartonnée dans un container. Les feuillets furent dissimulés dans le tube du rouleau hygiénique, le reste à l'intérieur de la doublure de cuir de ses chaussures à coque. Il s'enfermait dans les toilettes, extirpait quelques lignes de ses godasses, dévissait le tube de plastique, et remplaçait les pages déchiffrées – qui finissaient dans la cuvette – par de nouvelles. Le stratagème fonctionnait. De jour, les caméras aveugles suivaient ses déplacements, son personnel privé continuait son manège, à la recherche d'une faille. 1075 : Agent exemplaire. Qu'on le couvre de médailles, il le méritait.

Il dormait peu, passait la nuit à déchiffrer la typo sévère des pages secrètes, et remerciait ses parents de l'avoir habitué à se lever tôt. Dormir ? Le cadet de ses soucis. Être à la hauteur de sa réputation, tromper la vigilance des inspecteurs et apprendre à lire ne lui laissaient pas le temps de sombrer dans les ténèbres. Dès qu'il s'allongeait, la plaie de sa mémoire s'ouvrait, à vif ; sa dernière lecture revenait le gifler. Il dormait trois heures par nuit. Parfois quatre, après les Manifestations.

La lecture des premières pages du Livre fut un véritable enfer ; les leçons du professeur fonctionnaient pour les mots simples et les conjugaisons du présent, principalement les verbes du premier groupe. Rapidement, 1075 comprit que les mots ne s'écrivent pas aussi facilement qu'ils se prononcent. Pour le reste, il élaborait des *plans d'attaque* : quand il butait sur un mot, il le prononçait à haute voix, tentait de comprendre quelle lettre muette lui compliquait la tâche. Pour les conjugaisons du passé, il dessina un tableau de fortune dans la marge, répertoire de toutes les terminaisons qu'il rencontrait. Il fonctionnait par logique d'élimination. Peu à peu, il apprivoisa les méandres des passés simples et composés. Le futur posait moins de problèmes ; 1075 aimait le trouver en cours de route, l'avenir était brutal et direct, moins complexe que son complice lointain. Souvent, l'Agent se figurait les scènes lues pour mieux interpréter le sens de chaque expression ; les adverbes étaient sa bête noire, ils venaient foutre en l'air des phrases simples, faciles à déchiffrer.

Un an de nuits blanches. Pour apprendre à lire, la tête coincée contre la cuvette, terrorisé en permanence à l'idée de se faire coincer. Pourtant, dès qu'il enfilait l'Uniforme propre, la brûlure dévorait la fatigue ; il se sentait fort. Lire avait éveillé le pouvoir endormi dans sa cage thoracique. L'histoire racontée le préoccupait peu ; l'expérience d'un acte que ses camarades ignoraient le galvanisait, et le paysan

qu'on avait fait courir douze heures durant sur une ligne souterraine gagnait du terrain.

Il en voulait au monde entier de ne pas être à la hauteur.

Les Manifestations À Haut Risque se multipliaient ; les Maisons de Mots publiaient des Livres Chagrin par milliers.

Les Agents se trouvèrent confrontés à de nouvelles recrues, bien plus féroces que leurs collègues à quatre pattes. Nées pour épier leurs semblables ; s'ils ne savaient pas lire, les yeux décelaient tout ce qui échappait aux regards de leurs aînés. Vifs, ils repéraient les éléments perturbateurs dès l'entrée des premiers spectateurs. 1075 en avait eu un de ce genre dans sa dernière équipe ; le type était impressionnant de discernement, de discrétion. Paysan en zone rurale de second degré ; après s'être présenté au Bureau de Recrutement, il avait abandonné sa famille, ses amis, sa terre natale. L'Agent échangeait son nom pour un numéro gardé à vie. Il semblait ne rien ressentir, incarnait l'avenir du Service National ; les tests d'admission, plus draconiens que jamais, recrachaient des types tout droit sortis d'un film d'épouvante. S'il avait concouru contre lui, 1075 aurait échoué.

Les consommateurs en demandaient toujours plus ; les publications s'enchaînaient, les Manifestations également. Le Service National avait besoin d'Agents d'un genre nouveau, capables d'intimider la foule à la manière des molosses. 1075 s'en voulait presque d'avoir lancé la mode de telles recrues. L'accident avait fait déguerpier les clébards, mais les nouveaux venus semblaient bien plus sanguinaires. Et ils tenaient sur deux pattes.

L'année suivante, il n'y eut pas d'incidents notables. Les réserves d'histoires semblaient aussi pleines que les comptes en banque des Maisons de Mots. 1075 s'en réjouissait ; il ramassait plus de livres, perfectionnait sa méthode de lecture à chaque nouveau récit. Sa technique pour ne pas éveiller les soupçons ? Lorsqu'il terminait un ouvrage, il attendait une quinzaine de jours avant de recommencer. De temps en temps, il se plongeait dans un Livre Fou Rire, mais l'ennui le gagnait vite. Sa lecture était fluide, il marquait les pauses au bon moment, comprenait les effets de rythme imposés par la ponctuation. Les temps du passé ne lui posaient plus de problèmes, même les adverbes devenaient faciles à dompter.

Et pourtant.

Pendant son apprentissage, concentré sur l'enchaînement des syllabes, la fonction des terminaisons, les affres de la grammaire, il ne s'était pas autorisé à embrasser le texte comme un ensemble : seul le mot isolé lui procurait du plaisir, celui de la compréhension, de la construction. Mais, une fois intégrée la mécanique des phrases, il avait lu le texte comme tous les citoyens. Et l'évidence s'était vengée : il ne ressentait rien.

Pas le moindre tremblement. Son cœur restait sec comme une plage désertée par les vagues. L'imagination pédalait dans le vide. Plus il avançait dans le texte, plus l'ennui prenait du poids, l'écrasait sous des avalanches d'histoires improbables. Déçu, 1075 se croyait inapte, incompetent. Les Livres Frisson ne lui inspiraient qu'un dégoût prononcé pour les scènes de meurtre et les courses-poursuites au fond des bois quinze fois revisitées par le même Écrivain. Les mots tentaient, en vain, de percer les barricades. Vaincus, ils retombaient comme des billes de chewing-gum oubliées dans un distributeur de fête foraine. 1075 ne supportait pas l'idée d'être totalement indifférent aux sensations que le texte était censé transmettre : des femmes pleuraient, leurs enfants se blottissaient contre elles, ils n'avaient rien connu de meilleur. Chez lui, les mots ne dégageaient aucune complicité, leurs bras n'étreignaient jamais ses pensées les plus profondes. 1075 avait l'impression d'être un enfant qu'on essaierait d'amadouer avec des peluches débiles aux oreilles décousues.

Tant d'efforts, pour un mensonge.

Lire : une victoire sur lui-même, sur les autres. Elle le plaçait tout au-dessus de la pyramide sociale. Mais c'était un combat remporté sans ennemi : une remise de prix sans trophée ni médaille. L'émotion tant convoitée n'était pas au rendez-vous. Le Service National, sa famille, ses camarades, les spectateurs participaient à la supercherie, maillons d'une gigantesque mascarade.

Pourtant, le public en délire ne simulait pas sa transe. Les hommes se roulaient par terre. Pourquoi 1075 n'expirait-il qu'un bref soupir d'ennui ? Il lisait le même texte, dans la même langue, et il ne ressentait rien. Pire encore, sa logique lui échappait. Il ne s'expliquait pas un tel décalage. Être Agent avait établi une limite qui tenait le monde à distance ; mais il découvrait que la lecture n'était pas la solution pour la franchir. Pour la première fois depuis son dernier dîner en famille, 1075 ne savait pas ce qu'il devait faire. Seul au milieu des siens. Ils avaient fait un rêve commun et s'en étaient réveillés séparément. L'Agent se sentait à la périphérie des événements, spectateur d'une entreprise d'escroquerie générale. Ces livres ne présentaient aucun intérêt, alors que tout le monde, et notamment le Service National, décréait le contraire.

Malgré l'évidence, 1075 continua de rafler des livres, pour le plaisir

simple d'enfreindre le Règlement. Placide, il entretenait ses acquis, persuadé d'avoir été le pigeon de service. Finalement, il préférait ce côté de la barrière : la déception renforçait le sentiment de pouvoir que l'Uniforme octroyait. Il redoubla d'efforts pour maintenir sa réputation, se voua corps et âme à la formation des novices. Ses rêves de révolte s'étiolèrent.

Jusqu'au jour où le cuisinier vint tirer 1075 du lit de très bonne heure. L'Agent détestait être réveillé tôt un jour de repos, son personnel le savait. L'employé présenta ses excuses, mais pria le locataire de passer un peignoir et de le suivre jusque dans l'entrée.

Un homme en uniforme l'attendait dans l'encadrement de la porte. On n'avait jamais vu personne habillé de la sorte se présenter chez 1075.

L'Agent sortit du lit. Cette nuit-là, il ne s'était pas enfermé dans les toilettes. Si le visiteur venait pour inspecter, il ferait chou blanc : deux jours plus tôt, 1075 avait détruit ses dernières pages.

Il enfila un large peignoir bleu marine qu'il noua à la taille par une ceinture de laine. Son cuisinier avait déjà rejoint les fourneaux quand 1075 descendit les marches. Ses cheveux coupés ras le démangeaient ; il n'était pas d'humeur à discuter de bon matin avec un gugusse du Service National. L'Agent ne se sentait bien que dans ses rêves ; il se couchait tôt, dormait tard, le corps arrimé aux draps.

Silencieux, l'inconnu attendait. Immense. Yeux insondables, épaules en forme d'armoire, mains parfaites pour briser les nuques. 1075 sut qu'il avait travaillé dans l'enceinte des stades : il se tenait droit, prêt à bondir sur la femme de ménage s'il entendait un verre se briser. Le visiteur était plus vieux que lui ; sous les pommettes, des nervures brunes creusaient son visage. Sa bouche, une peau morte coincée entre deux parenthèses glaciales. Quatre chiffres sur la poitrine : 4891.

Sa poignée de main vous broyait les phalanges. 1075 l'invita à s'asseoir. Refus catégorique. D'un regard, le visiteur parcourut la pièce, sortit une enveloppe brune de sa poche intérieure : elle venait du Service National. 4891 renifla bruyamment, remit le document à son destinataire, puis énonça d'une voix menaçante *vous êtes convoqué au Bureau du Service National. Veuillez-vous y présenter cet après-midi, à trois heures.*

1075 fit un pas en arrière. Son peignoir trop serré marquait la taille, faisait ressortir sa musculature. Une convocation un jour de repos n'annonçait rien de réjouissant ; 1075 détestait les surprises, surtout lorsqu'elles le tiraient du lit. Il remercia, confirma sa présence au Bureau d'Accueil à l'heure indiquée. 4891 inclina la tête, lança un regard dédaigneux au cuisinier planqué derrière ses saladiers et s'orienta vers la sortie. Avant de s'engouffrer dans le couloir aux

miroirs amincissants, il se retourna et fixa 1075. Une expression de haine passa fugitivement sur son visage mécanique.

Dernière chose : ne faites pas attendre le docteur Nox.

Trois secrétaires réclamèrent sa convocation, son numéro de service, la date de sa dernière visite. Chaque fois qu'il répondait *je ne suis jamais venu*, elles le regardaient avec des yeux perplexes, vides d'expression. Apparemment, l'ensemble du personnel était déjà passé entre les mains expertes de la reine Lucie Nox. 1075 connaissait son nom, ses exploits. Les collègues qui l'avaient consultée gardaient le silence. Secret défense. Ils étaient ressortis de son bureau métamorphosés.

1075 avait retourné les événements quinze fois dans sa tête afin de comprendre le motif de sa convocation. La peur d'être découvert s'était rapidement dissipée ; dans les cas de fraude, les Inspecteurs débarquaient en trombe et bouclaient l'appartement sans autre forme de procès. Il cherchait ses erreurs ; l'affaire du molosse n'avait pas été reconnue comme une faute professionnelle de sa part.

S'était-il fait repérer au moment des ramassages ? Il n'avait aucun alibi, il suffisait qu'un collègue ou une caméra ait capté la scène pour que 1075 soit renvoyé à coups de pied au cul au milieu du crottin de cheval. Il ne voyait pas d'autre raison. Le docteur Nox était redoutée et redoutable ; impossible de lui mentir. Elle connaissait les rouages du système mieux que le Grand lui-même ; le Programme était son enfant, elle le bichonnait avec amour et se débarrasserait sans états d'âme des éléments qui freinaient son ascension.

Après l'épreuve des cerbères, il attendit dans une salle aux murs sans couleur. Une affiche ordonnait *sonnez puis patientez quelques minutes*. Il appuya deux fois sur le petit bouton jaune et se glissa à l'intérieur. Une seule chaise. Lucie savait mettre ses patients en condition. Un grand poster vantait les mérites du Service National : papier glacé, lettres rouge sang sur deux mètres de large. 1075 imaginait les novices ; la plupart d'entre eux auraient déjà transpiré d'angoisse. Lui restait calme. Un peu trop. Censé se planquer sous sa chaise, dévoré par la terreur, il était convaincu que sa rencontre avec Nox arrivait au bon moment ; il voulait la connaître, mettre un visage sur le mensonge qui avait façonné son existence. Même s'il devait retourner traire de maigres vaches dans les jours à venir, il désirait identifier la voix, les intonations, les tics de celle qui

plongeait le pays dans un état de léthargie avancée, comme un animal renversé sur une route de campagne, en attente du coup de hache qui le délivrera de ses souffrances.

La porte s'ouvrit. Nox souriait. Amicale. Elle ne trichait pas. Ou alors, ses intentions étaient maquillées de telle façon que l'artifice devenait réalité. Malgré sa méfiance, 1075 se sentit porté : il s'en voulut de ne pas être venu plus tôt. Lucie Nox se tenait devant lui comme une statue que sa nudité ne gêne pas. Maigre et frêle. L'Agent eut l'impression de se trouver face à un colosse. Le genre de femme qu'il aurait souhaité avoir à ses côtés le jour de son hospitalisation.

Il l'avait imaginée froide, mécanique. Il découvrait une tige de tournesol, vigoureuse mais fragile. Elle s'approcha, prit ses mains dans les siennes et le pria d'entrer.

Son bureau était autrement plus accueillant que la salle d'attente. Les félicitations du Grand encadrées au-dessus d'un buffet de bois clair l'étonnèrent. Aux aguets, 1075 cherchait l'objet, le vêtement, l'indice sur la vie de Nox. Il voulait comprendre comment une telle femme avait pu concevoir ce système. Incarnation de la douceur, elle avait créé un univers glacé où chacun se débattait avec ses propres peurs. Son bureau était chaleureux ; dans l'angle de la pièce, en face de la baie vitrée, de larges fauteuils attendaient les patients. 1075 restait planté devant le paysage, ému par la beauté, comme si le parc ensoleillé lui communiquait sa chaleur.

Nox s'était assise. Elle l'attendait. Son poulain la fascinait ; entre eux s'organisait un étrange ballet. Libres de leurs mouvements, ils tentaient de s'accorder l'un à l'autre. Si 1075 était pétrifié d'admiration, Nox se murait dans un silence perplexe. L'Agent ne venait pas de son plein gré ; elle connaissait son dossier, sa vie entière dans les moindres détails, elle s'était imaginé son enfance au milieu des champs, la douleur de la morsure du molosse. Nul n'affronte ce genre d'événement sans larguer les amarres. Le courage de l'Agent la fascinait autant qu'il l'effrayait. Deux géants s'affrontaient, mais aucun n'avait conscience d'en être un.

Au bout d'une dizaine de minutes, 1075 la rejoignit. Sourire impassible. Les mains vissées derrière son dos, l'Agent tremblait. Le visage défend, le cœur hurle. *Laisse-moi sortir, pour une fois, laisse-moi sortir.* Il se demandait si Nox s'en rendait compte, mais Lucie était trop paralysée pour déceler chez son patient le moindre signe de tension.

Elle fit le premier pas.

La conversation dura plus d'une heure. Il ne fut pas question des Livres détournés, ni de cachette dans l'appartement. Nox lui fit part de son étonnement, *vous êtes le seul à n'être jamais venu me voir.* Gêné, il expliqua qu'on ne l'avait pas éduqué de cette façon, *si on sent que*

quelque chose cloche, on règle seul son problème. Nox perçut qu'il détestait dépendre des autres, la discrétion et le silence étaient ses vertus cardinales.

Elle loua ses efforts. Désarçonnée, elle se sentait incapable d'atteindre l'adversaire. Il ne laissait rien voir, elle ne pouvait pas entrer en lui et extraire, comme un chirurgien, des tumeurs de son âme. 1075 ne mentait pas ; il maîtrisait ses pulsions sans l'aide d'aucun médecin. Pourtant, dans les couloirs du Service National, personne ne joue sa partition en solitaire. Sa réputation le précédait, auréole protectrice. Le docteur ne pouvait rien lui reprocher. Sans le savoir, 1075 la piégeait ; confrontée à une des pièces de sa création, Nox prit conscience de ses propres faiblesses. Une énigme. 1075 était son meilleur élément. Pourtant, il représentait tout ce qui l'horrifiait : le contrôle absolu, la capacité à ne rien trahir de ses émotions profondes. Sa rage de vaincre, sa volonté d'airain trahissaient une sensibilité que le métier d'Agent lui avait appris à maîtriser. Et Nox n'avait pas conçu les clés pour ouvrir ce genre de porte.

Un homme tenait un Livre Chagrin en équilibre sur ses genoux. Baudruche pleine de larmes ; incapable de se contenir, il reniflait, sanglotait, hoquetait de désespoir. Personne ne lui prêtait attention. Parfois, dans les transports en commun, les passagers débordaient. Leurs voisins ne sursautaient même plus. Le Programme Nox faisait partie de la vie courante ; sans lui, ils se seraient mis à sniffer des lignes de coke ou jouer au mikado avec des seringues.

1075 le regardait faire fonctionner ses glandes lacrymales à plein régime en se demandant pourquoi lui n'y avait pas droit. Il aurait aimé, rien qu'une seconde, ressentir ce tremblement. Il ne se connaissait pas, les tréfonds de son être étaient un abysse vertigineux.

Le planning du mois était chargé : huit Manifestations À Haut Risque, quatre réunions au Service National pour mettre en place de nouveaux tests d'aptitude. 1075 se voyait déjà gueuler sur ses recrues pour qu'ils soulèvent plus de fonte que leurs camarades. L'entretien avec Nox l'avait épuisé ; pourtant, il aurait voulu rester plus longtemps dans son bureau. Ses mots lui avaient fait du bien. Malgré tout, Nox demeurerait la grande prêtresse du mensonge. Il comprenait que ses collègues aient été ensorcelés ; elle foudroyait. Malgré eux, ses patients crachaient le morceau. 1075 avait tenu tête. Elle était au centre du jeu, reine au milieu des fous, des pions et des tours. Il ne manquait qu'un prince.

L'appartement sentait bon, les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'air frais et l'odeur des pins du parc voisin. 1075 s'écroula, boxeur épuisé après son combat. Épuisé et stupide, car l'adversaire n'avait pas essayé de rendre les coups. Nox habitait sa mémoire ; persuadée du

contraire, elle était entrée en lui sans enfoncer la porte.

La journée touchait à sa fin. L'Équipe d'Inspection allait débarquer. Les domestiques nettoyaient le balcon, enduisaient le bois de cire protectrice. Dans la cuisine, son assiette encore vide attendait sur le bar, encadrée par des couverts d'argent étincelants. Au mur, l'écran éteint donnait la nausée ; le dispositif dernier cri évoquait une gueule grande ouverte, prête à le dévorer. 1075 détourna les yeux ; les muscles douloureux, il monta à l'étage vérifier s'il n'avait laissé aucun indice. Sous la porte de sa chambre filtrait la lumière si particulière de la fin d'après-midi ; l'Agent se souvint des baies vitrées du bureau de Nox, de l'apaisement temporaire que la chaleur lui avait apporté.

Pas le temps de quitter son uniforme ; il poussa la porte des sanitaires, appuya sur l'interrupteur. Tout avait l'air parfait. 1075 soupira. Il se baissa à hauteur du lavabo, dévissa soigneusement le tube de plastique. Deux pages roulées en cigarette ; il les fit tomber sur le carrelage, remit le cylindre à sa place et déchira les feuillets. L'Agent jeta le dernier chapitre dans la cuvette, tira la chasse et ouvrit le robinet d'eau chaude du lavabo. L'appartement était silencieux ; il n'entendait que le glissement du savon sur ses paumes mouillées et le bruit de l'écoulement dans les canalisations.

Un bruit sourd retentit ; 1075 ferma le robinet. Le temps d'une seconde, il crut qu'un tuyau avait crevé derrière les toilettes. Il s'essuya les mains, prit appui contre le lavabo et fixa la cuvette comme si un monstre allait en sortir d'une minute à l'autre. Quelque part, au rez-de-chaussée, les domestiques fermaient les fenêtres. De nouveau, le bruit sourd vint cogner ses tympans ; 1075 craignit le pire.

À la surface, l'eau se mit à remonter doucement. 1075 étouffa un cri, ouvrit le placard, attrapa une serpillière et se rua sur la cuvette. Il épongea le liquide qui refluaient des entrailles des canalisations. Il appuya de toutes ses forces contre le carrelage, jusqu'à ce que ses yeux épouvantés se posent sur la lunette trempée : toutes les pages qu'il avait jetées remontaient à la surface, l'encre laissait de fines traînées noirâtres de la même couleur que l'écran plat du salon. Les pages flottaient ; les inepties décryptées le narguaient, naviguaient tranquillement d'un bord à l'autre. Pris de panique, 1075 plongeait ses mains dans les profondeurs des cabinets ; la manche de son uniforme fut recouverte d'une pâte incolore, mélange d'encre, de papier et de produit nettoyant.

L'eau inonda le carrelage, rampa vers le couloir. 1075 ferma la porte à clé. Derrière, il entendit les pas de la femme de ménage. Le cuisinier arrivait lui aussi. Ils pataugeaient, l'oreille collée contre la porte des toilettes, la main sur la poignée.

– Monsieur ? Tout va bien ?

1075 rugit *je maîtrise la situation* et s'appuya contre l'évier : il frotta frénétiquement la manche de sa veste pour décoller la pâte à papier. Au bout d'une interminable seconde, il réussit à constituer une boule compacte expédiée dans le lavabo qui l'avalait sans broncher.

À ses pieds, la serpillière avait rendu l'âme. Les pages vomies par les toilettes échouèrent contre ses jambes. Il ne pouvait pas prendre le risque de bourrer la bouche du lavabo avec des boules de papier.

– SERVICE D'INSPECTION !

Ils étaient là.

Les questions des domestiques avaient masqué leur arrivée. 1075 blêmit ; à présent, l'eau traversait le couloir, tandis qu'il retenait les restes des Livres d'une main tremblante. L'Inspection montait les escaliers, demandait aux domestiques *Quel est le problème ?* Le cuisinier répondit *Il est à l'intérieur depuis vingt minutes déjà, nous n'avons pas pu entrer.* 1075 tenta le tout pour le tout ; dans moins d'une minute, ils auraient défoncé la porte, découvert le stratagème. Retour à l'envoyeur. Il fit une boule plus compacte avec ce qu'il restait des pages et en expédia une partie dans le lavabo, qui, ô miracle, accepta sans rechigner.

– 1075, ouvrez cette porte ! Qu'est-ce qui se passe ?

1075 manqua de s'étaler contre la cuvette en se retournant, mais il s'éclaircit la gorge :

– Tout va bien, messieurs, c'est un simple problème de...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. D'un coup d'un seul, la porte s'ouvrit. Le choc l'obligea à reculer. Il fit volte-face, présentant son dos aux Agents, et plaqua sa main contre sa bouche. Le goût du nettoyant lui souleva les entrailles. En une fraction de seconde – le temps qu'un des inspecteurs le tire à l'extérieur – il ferma les yeux, pria de toutes ses forces pour ne pas avoir laissé de traces dans le lavabo, et avala le reste de pâte à papier. Pas le temps de réfléchir ; deux bras le traînaient : un Uniforme le fixait à s'en exploser les orbites.

– Tout va bien ? Pourquoi n'avez-vous pas ouvert la porte, 1075 ?

– Les toilettes sont bouchées, je ne voulais pas que l'eau passe dans le couloir.

– C'est loupé, répliqua l'Agent, moqueur.

1075 avança dans le couloir. Le type disait vrai : il y avait de l'eau partout. Dès qu'il eut atteint une surface sèche, 1075 quitta ses chaussures, sa veste, et les jeta sur le carrelage de la salle de bains. Pendant que les domestiques nettoyaient les lieux, il gagna sa chambre, s'y enferma, s'assit sur le sol, dos au mur, une main sur le cœur. Le cerveau encore paralysé par l'entrée fracassante des Inspecteurs et l'estomac en vrac, il respirait à grand-peine.

Puis, le calme revint. Le souffle court, il se releva, fit les cent pas dans la chambre. Si l'un des Agents frappait à sa porte, ça voulait dire

qu'il avait laissé une trace. Il attendit. Anxieux.

Dehors, la lumière s'était complètement endormie. Il ne restait rien de la chaleur du bureau de Nox ; simplement l'odeur des vêtements trempés. Une heure plus tard, l'équipe avait quitté l'appartement ; des odeurs de poisson cuit grimpèrent au premier étage. 1075 n'avait pas faim. Fatigué, il quitta la pièce et descendit au rez-de-chaussée.

L'appartement vide lui fit l'effet d'un puissant sédatif. Le cuisinier récurait un évier inutilisé, la femme de ménage nettoyait une poussière inexistante derrière le canapé. 1075 ne leur en voulait pas ; ils avaient intégré le Service National au même titre que les Agents. Les hommes de l'ombre permettaient au Grand de cibler les éléments défectueux sans envoyer des Brigades d'Intervention aux quatre coins de la ville. Leur zèle lui rappelait ses premières années de travaux à la ferme ; 1075 avait traversé l'existence avec des échardes plein le cœur, aucun médecin ne pourrait les retirer.

Je ne mangerai pas ce soir, je vais me coucher tôt.

Le cuisinier acquiesça, éteignit les plaques de cuisson, enveloppa son poisson dans de larges bandes de Cellophane. La femme de ménage ne bronchait pas. 1075 prit congé sans leur souhaiter bonne nuit.

Dans la salle de bains, un peignoir propre et plié l'attendait sur le rebord de la baignoire. Il se déshabilla, ouvrit l'armoire à pharmacie et avala deux cachets. Sans eau. Son corps était un continent ; des lacs musclés répartis parmi des monts et vallées de chair. Personne ne s'était risqué à l'explorer.

Il s'enferma dans sa chambre, tira les rideaux de velours noir et s'enroula dans les épaisses couvertures assorties à la couleur des murs, d'une teinte plus claire. L'épuisement le gagnait, le visage de Lucie Nox rayonnait. L'avait-elle percé à jour ? Il respirait difficilement, attendant que les médicaments fassent effet. Pendant quinze ans, il s'était couché sur des paillasses humides. Aujourd'hui, il aurait tout donné pour rejoindre sa famille, ne serait-ce qu'une heure. Le sommeil vint l'emporter, tandis qu'il tentait, en vain, de prendre dans le temps quelques raccourcis.

Son cuisinier se tenait devant lui, n'osait pas le secouer, ni le tirer du lit. 1075 eut la désagréable impression de revenir quelques heures en arrière. L'idée de trouver un autre employé du Service National planté dans son salon ne l'enchantait guère. Il bâilla, foudroya l'importun du regard et se leva. Les cachets l'avaient sonné. Il ouvrit les rideaux ; le vide couleur fauve donnait le vertige. La nuit avait mis ses moufles, il n'y voyait rien. *Monsieur, il faut descendre tout de suite. S'il vous plaît.*

Surpris, l'Agent se tourna vers son cuisinier. Le jeune homme frissonnait, l'angoisse parasitait la fluidité habituelle de sa voix. 1075 ordonna *calmez-vous*, mais son employé semblait proche de l'hystérie. Les pensées floues, l'Agent sortit de sa chambre, découvrit sa femme de ménage dans le couloir. Elle ne disait rien, fixait l'escalier comme si une pieuvre géante avait élu domicile au rez-de-chaussée. 1075 passa près d'elle, murmura un *c'est ridicule* peu convaincant, et descendit en prenant soin de ne pas se vautrer dans les colimaçons.

Tout était tranquille. Cuisine impeccable, salon parfaitement rangé. 1075 renifla, s'essuya dans la manche de son peignoir. À part ses employés, personne n'avait pénétré dans l'appartement.

On sonna.

Il se raidit. Du haut de l'escalier, le cuisinier chuchota *il y a quelqu'un qui vient vous voir*. Lentement, 1075 avança vers la porte, espérant que son visiteur, découragé, quitterait les lieux. Le timbre retentit de nouveau : l'Agent soupira. Il se tourna vers sa femme de ménage demeurée à l'étage. Son sang-froid lui faisait soudain défaut.

La troisième fois, on frappa. Un poing vigoureux, masculin. La peur gagnait du terrain. 1075 jeta un regard rapide sur l'horloge digitale du four : dix heures vingt-sept. Ce ne pouvait être que la Brigade d'Intervention. Il fit signe à ses employés de rester cachés : c'était la fin. Le Grand savait. Il prit une profonde inspiration, secoua la tête – boxeur avant son dernier match – et ouvrit la porte.

Lucie Nox souriait, comme toujours. Elle approcha, les mains dans les poches profondes de son imperméable.

Je sais que vous avez appris à lire.

Les employés s'enfermèrent dans la chambre d'amis, grillèrent une cigarette et attendirent qu'on leur permette de descendre. Ils connaissaient Nox, son visage leur était familier. La voir entrer, s'installer dans le fauteuil du salon les perturbait. Comme tous les autres, ils craignaient de faire un geste inconvenant, d'avoir une parole déplacée en sa présence. D'où ils étaient, ils ne pouvaient pas entendre la conversation au rez-de-chaussée. Tendus, ils allumèrent la télé et restèrent hypnotisés par l'écran plat. Au bout de deux heures, ils s'endormirent, enfoncés dans les oreillers qui n'accueillaient jamais personne.

1075 s'était fait prendre comme un bleu. Lors de son entrée dans son bureau, Nox savait. L'affichette de la salle d'attente était un test : 1075 avait sonné, alors qu'il n'était pas censé comprendre ce que le panneau ordonnait. Il s'était dévoilé avant même qu'elle ait vu son visage.

Robe bleu électrique, talons plats. La poitrine couverte d'un épais foulard bordeaux se gonflait et s'apaisait doucement, le maintien serein n'agressait pas la victime assise sur le canapé, les deux mains rivées sur son crâne douloureux. Quand Lucie expliqua sa découverte, 1075 se sentit trahi. Par lui-même.

Une erreur de jugement. Il l'avait sous-estimée. Calme et apaisée, elle lui semblait plus dangereuse que jamais. Pourtant, elle était seule. Aucune brigade n'attendait son signal pour fracasser la porte et lui passer les menottes. L'heure tardive prouvait que sa visite n'avait rien de protocolaire ; Nox prenait des risques, elle n'avait pas le droit de voir ses patients en dehors des bureaux du Service National.

Quand devrais-je rendre mon insigne ?

Nox fit la moue d'une mère amusée par les facéties de son plus jeune fils. Ses rides lui allaient bien, elles se noyaient dans son sourire. *Je ne vais pas vous dénoncer.*

L'Agent releva la tête. Soit elle se moquait, soit elle préparait un coup. Dans les deux cas, il était foutu. Ses yeux, deux trous à moitié clos surmontés de poils drus, scrutèrent le visage du docteur à la recherche d'un quelconque signe d'humour. Rien. Elle restait là, sans

haine et sans défense, consciente que l'Agent était un hors-la-loi qu'elle aurait dû signaler au Grand. Nox lui expliqua qu'elle voulait l'entendre ; 1075 se renfrogna, murmura *il n'y a rien à comprendre* et détourna la tête. Il fixa le four ; comme à l'hôpital, sa situation le poussait à la fuite. Toutes ses pensées se concentrèrent sur l'horloge digitale, les boutons blancs et gris qu'il ne touchait jamais. Nox sourit de nouveau :

Vous n'êtes pas le premier à qui ça arrive. J'ai vu des dizaines d'Agents venir dans mon bureau et confesser leurs fautes. La tentation est grande.

1075 n'y arrivait pas. Il trouvait le four ridicule. Il se leva d'un bond, fit les cent pas entre le bar et le canapé. Ses pensées tournoyaient ; affolées, elles cherchaient des portes de sortie, comme des perruches dont la cage s'enflamme. Nox attendait, silencieuse et bien droite. Elle ne partirait pas sans avoir les réponses. Il se tourna vers elle, *pourquoi ceux qui ont appris à lire ne gardent-ils pas leur secret ?* Nox leva les yeux au ciel ; elle s'enfonça un peu plus dans son fauteuil, sortit un paquet de cigarettes de son imperméable. Il n'en restait plus qu'une. 1075 fixa l'objet ; à ce moment-là, son existence ressemblait à un paquet de clopes vide jeté dans un caniveau.

Ils viennent me voir parce qu'ils n'en peuvent plus ; ils sont dans un état second, incapables de se contrôler. Ils préfèrent lâcher le morceau. Ils ressentent ce qu'ils lisent, vous non.

Nox l'irritait. Elle répondait à ses questions sans qu'il ait songé à les poser.

Les Agents fautifs ne peuvent pas être renvoyés chez eux comme si de rien n'était ; le Grand ne prend pas le risque de lâcher d'anciennes recrues dans la nature. Ils sont embauchés dans les sous-sols des Maisons de Mots, au Service de Fabrication, où personne ne vient les chercher. Et ils obtiennent des tickets gratuits pour assister aux Manifestations.

À l'énoncé de ce brillant avenir, 1075 fut tenté de se jeter sur elle, puis se contenta de vociférer *je ne veux pas finir comme ça ! Je suis le meilleur Agent, j'ai bien l'intention de le rester !* Nox ne réagit pas ; elle le dévisageait toujours, mais son sourire s'estompa. Comme elle ne semblait pas franchement effrayée, 1075 rugit *je ne ressens rien ! Vous entendez ? Je lis ces livres depuis deux ans, et je ne ressens rien ! Qu'avez-vous fait ?*

Il tremblait. Son visage ressemblait à un vase ébréché réparé par un aveugle. Le souffle court, il titubait. Il recula, se baissa, les mains sur les genoux, comme font les coureurs à la fin d'un marathon. Soucieuse, Lucie ajusta son manteau sur ses épaules.

Vous ne ressentez rien parce que les Livres ne procurent pas d'émotions. Ils les font simplement sortir. Et vous ne les avez pas en vous. J'ai lu votre dossier, 1075. Les spectateurs des Manifestations vous dégoûtent, n'est-ce pas ? Vous vous interdisez de leur ressembler. Les Livres ne sont qu'un

prétexte, rien d'autre.

L'Agent l'écoutait. Son souffle résonnait. Il releva la tête, les naseaux gonflés, et l'accusa d'avoir créé un monumental mensonge. À sa grande surprise ; elle acquiesça. Si la mascarade permettait l'éradication d'addictions mortelles, de comportements à risque pour la société, le jeu en valait la chandelle. Ses techniques permettaient aux gens de cracher leur désespoir au travers d'une substance légale connue : les mots. Ils recelaient des univers où chacun pouvait entrer et tout casser à sa guise. 1075, lui, n'avait pas droit d'accès. Sa conquête du pouvoir l'anéantissait ; Nox reconnut que les Livres racontaient des histoires idiotes, mais qu'ils étaient le seul moyen de maintenir le paquebot à flot. Elle cita des chiffres, des pourcentages, des courbes dont 1075 se fichait. La lecture ne servait à rien ; il lui en voulait d'avoir transformé les mots en médicaments bas de gamme. Pour un analphabète, lire était un graal censé apporter la paix intérieure, ouvrir des horizons inconnus.

Vous êtes l'exception qui confirme la règle. Mais ce n'est pas ma faute, 1075. Si vous portez un gilet pare-balle à la place du cœur, je n'y suis pour rien.

1075 craqua. Des larmes de colère et de honte s'écrasèrent sur le tapis. Immobile, Nox le regardait, sans douceur ni surprise. Sage. 1075 gémissait comme un animal blessé par un rapace invisible ; Nox ne jugeait pas sa douleur, elle la voyait s'étendre à ses pieds, tel un tyran vacillant abandonné par ses sujets.

Il y a d'autres Livres dont vous ignorez l'existence.

Leurs vies s'emmêlaient par erreur ; il s'imaginait, trente ans plus tard, traîner dans son appartement pendant que le monde poursuivait sa course. S'il n'était pas le seul, qui étaient les autres ? Comment faisaient-ils ? Il s'essuya le visage. Soudain, il prit conscience de son accès de rage ; il jeta un regard circulaire sur la pièce ravagée et s'arrêta sur Nox.

Elle ne mentait pas. Il ne perdrait pas son poste : si elle le dénonçait, elle devrait justifier sa présence chez un Agent à une heure tardive, ce que le Grand n'accepterait pas. Lucie respectait 1075 ; ses techniques habituelles n'avaient aucun impact sur lui, elle avait besoin de le voir, de lui parler, de comprendre. Personne ne s'était jamais mis en travers de son chemin. L'Agent était sa dernière chance de ne pas terminer ses jours dans un bureau à classer des dossiers médicaux sans intérêt.

Pourquoi êtes-vous venue ? Elle lui dit. Tout. Les aveux affluèrent. Elle remontait le temps, expliquait que le Programme Nox n'était pas son invention : le Gouvernement avait détourné ses méthodes et mis au point un processus d'asservissement moral de la population. Ce qui était, à l'origine, un traitement personnalisé de désintoxication

devenait une drogue collective bon marché ; on l'injectait sans se soucier des conséquences. Nox avait besoin de 1075 ; il était la preuve vivante qu'il existait des hommes plus forts, que le système avait une faille, une béance qui lui permettrait de laver ses fautes. De son côté, 1075 avait besoin de Nox parce qu'elle savait comment lui faire lâcher prise. L'Agent s'assit devant elle, soutint son regard jusqu'à ce qu'elle livre le fond de sa pensée.

Comme je le disais, il existe d'autres textes. Ceux d'avant le Programme. Où avez-vous caché les Livres volés ?

D'un signe de tête, 1075 désigna l'escalier. Lucie s'appuya contre le fauteuil pour se relever, attacha la ceinture de son imperméable et gravit les marches. 1075 la vit disparaître au premier étage. Il se mit à genoux, fit basculer la table basse sur ses quatre pieds et ramassa les morceaux du vase éparpillés. L'appartement redevint silencieux. La présence du docteur lui procurait des sensations qu'il ne connaissait pas ; il avait l'impression qu'ensemble ils tentaient de retenir les frontières d'un monde prêt à exploser. Ils résistaient à l'effondrement général, chacun de façon différente. Nox portait son programme sur la tête comme un turban ensanglanté.

Il resta appuyé contre le bar un long moment. Incapable de se raisonner, il attendait la suite des événements. Le silence lui martelait la nuque. Il pensa à la Manifestation du lendemain soir ; il devrait être à son poste, jouer son rôle avec conviction.

À pas feutrés, Nox descendit les marches. 1075 remarqua l'élégante paire de boucles d'oreilles dont elle venait de parer son visage. Son cou perdu dans les replis du foulard ressemblait au tronc nu d'un arbre. Elle se glissa entre le canapé et la table basse, chercha du regard les morceaux de porcelaine pour mieux les éviter et passa devant 1075 sans même le regarder. Elle sortit une épingle brune de sa manche, noua une mèche de cheveux autour. Nox était une femme sans secret. Dorénavant, ils en partageraient un.

Avant de disparaître dans la pénombre du couloir, elle se tourna vers lui, le visage grave. *Je risque ma place. Et n'oubliez pas : nous sommes toujours plus grands que ce que disent les livres.*

Elle disparut, happée par de larges marches invisibles. L'interrupteur clignotait dans l'obscurité. 1075 entendit la porte du hall claquer.

*Séance 1075**Compte rendu*

L'Agent 1075 arrive à trois heures. En avance. Il ne sonne pas avant de s'installer dans la salle d'attente. J'ouvre la porte : il est assis sur une chaise, le dos bien droit, les yeux fixés sur le mur d'en face. Je l'invite à entrer, il fait d'abord le tour de la pièce, s'arrête quelques minutes devant la baie vitrée, puis, conscient de son impolitesse, me rejoint rapidement.

1075 reste une heure et demie.

Après examen, il apparaît être un jeune homme tout entier consacré à sa profession : volontaire, endurci, le patient semble soumis corps et âme au Programme Nox. L'accident de l'an passé n'a pas ébranlé ses convictions ; malgré son état, il n'a pas souhaité reprendre contact avec sa famille. Ses frères ne sont pas venus le voir. Le rapport des infirmières est bon, cette épreuve a été plus que bénéfique. Ses derniers examens, validés par ses supérieurs, montrent que 1075 s'est surpassé. Dans ce contexte, je crois qu'aucune autre séance ne sera nécessaire, à moins que le patient ne le demande.

Ses qualités en font un modèle pour les nouvelles recrues, et celles à venir. Je le recommande pour un poste de Tuteur ; il est un exemple à suivre, tant sur le plan physique que psychologique.

1075 est un homme Agent exceptionnel.

Lucie Nox

1075 ne revit jamais Lucie Nox.

Il ne voulait plus en entendre parler. La visite nocturne du docteur avait confirmé ses craintes : côtoyer la foule l'horrifiait. Il savait lire : et alors ? L'Agent adorait son appartement, ses domestiques, ses uniformes. Perdre sa fortune, le luxe de son existence pour quelques chapitres insipides lui apparaissait comme l'idée la plus stupide qu'il ait eue.

Quelques semaines après la visite de Nox, il fut promu Tuteur.

Au premier semestre, sa division reçut les meilleures notes aux examens de compétence. Quand les résultats furent annoncés, 1075 esquissa un sourire forcé ; soulagés, les jeunes Agents débordaient d'allégresse. Ils ne devaient pas le décevoir ; quand les efforts attendus n'étaient pas au rendez-vous, sa rigueur n'avait d'égale que sa colère. Il avait acquis la réputation du meilleur Tuteur, mais aussi du plus sévère. Rien ne lui échappait. Ses collègues le craignaient autant que les spectateurs des Manifestations. On le voyait peu lors des réunions annuelles ; il fatiguait son corps autour du parc, sur des machines dernier cri qu'il avait fait installer dans le sous-sol de son immeuble. Il mangeait, travaillait, se couchait seul.

Personne n'était au courant pour Lucie Nox. Depuis ce jour, 1075 semblait avoir définitivement fermé les portes de son âme. Son cœur et son corps ne faisaient qu'un, montagne de muscles, d'oxygène, d'artères et d'organes indestructibles. Le timbre de sa voix avait changé ; plus grave, il terrifiait ses élèves. 1075 l'utilisait le moins possible, comme si les mots ne servaient à rien. Sa présence suffisait, le corps parlait à la place des lèvres. Jamais un compliment, une parole réconfortante ; l'homme n'en était plus un. Tyrannique pour certains, exemplaire pour d'autres, nul ne remettait ses décisions en question. Les barricades détruites par Nox avaient été rapidement reconstruites, et, cette fois-ci, rien ni personne ne pourrait les abattre.

La couleur de l'uniforme était plus sombre, des épaulettes de cuir en rehaussaient la veste. Une fois par semaine, il se rendait sur les lieux de la prochaine Manifestation pour encadrer ses nouveaux Agents. Le souvenir de ses premiers mois d'exercice ne l'effleurait jamais.

Deux ans après sa promotion, il accompagna une vingtaine de lauréats visiter les sous-sols du stade central. Béats d'admiration, cachés dans les entrailles du monstre de béton, ils suivaient le maître à la trace ; pas de doute, de nouveaux chiens avaient remplacé les anciens. Ils passèrent en revue les vestiaires, les locaux de rangement, le bureau des Inspecteurs, les artères principales. Trois heures avant le début de la rencontre, ils entendirent les premiers spectateurs vociférer à l'extérieur.

1075 veillait à ce que les nouvelles recrues n'abusent pas de leur statut ; les plus vicieux s'amusaient à effrayer les spectateurs en leur faisant croire que leur billet n'était pas valable. Le Tuteur parcourait l'enceinte du stade une dizaine de fois, avant et après la Manifestation. Il découvrait toutes sortes de stratagèmes dont il n'aurait soupçonné l'existence : échelles dressées, portes trafiquées, vestiaires forcés. Il s'imaginait qu'un jour un spectateur essaierait de creuser un tunnel sous le bâtiment pour y accéder. Ils étaient capables de tout.

Son corps prenait des airs de forteresse impenable. Un bloc de granit qu'aucun molosse ne pouvait transpercer. Il n'avait plus peur des chiens, pas plus que de leurs maîtres. Il n'avait plus peur de rien. La vigueur de ses muscles avait englouti la douceur de ses traits. Il ne craignait pas d'être piégé par ses supérieurs, le spectacle du public en transe ne lui procurait ni haine ni dégoût.

À la fin de la Manifestation, le public se dirigea vers les portes de sorties contrôlées par des Agents en binômes. Le stade se vida moins vite qu'il s'était rempli. La foule semblait ne pas savoir où elle se trouvait, ni pourquoi elle s'y trouvait ; la voix du Liseur résonnait toujours, elle ne voulait pas la laisser partir. La prochaine Manifestation devait avoir lieu huit jours plus tard ; d'ici là, ils auraient à peine eu le temps de redescendre, de comprendre ce qu'ils avaient vécu. Pour certains, ces apartés affectifs duraient plus de deux jours ; les effets des Livres Chagrin s'estompaient lentement. Les agneaux oubliaient de vivre ; le reste n'avait plus d'importance.

Au bout d'une heure, 1075 vit les derniers consommateurs rejoindre les trottoirs bondés. Satisfait, il regarda ses collègues se regrouper

autour des vestiaires et prit la direction opposée. Le stade, encore plein des fièvres précédentes, respirait doucement, des vapeurs s'échappaient des projecteurs, faisaient des moutons de lumière que 1075 n'admirait pas. Rapide, il se dirigea vers la tribune Nord : personne n'y fit attention. Il traversa l'estrade, s'arrêta en bas des escaliers mécaniques, les yeux fixés sur les gradins.

Trois personnes s'attardaient dans l'enceinte. Perdues au milieu d'une tribune vide. Les Agents ne pouvaient pas les voir.

Assis sur leurs sièges, concentrés sur un objet que l'homme, placé au centre du trio, tenait sur ses genoux. Sur leurs visages, 1075 lisait l'excitation qui avait été la sienne. L'adolescent ne tenait pas en place, il prenait d'étranges poses, comme s'il mimait des personnages extraordinaires. Fascinée, sa mère l'encourageait. L'Agent leur faisait confiance ; le trio transmettrait l'histoire, jusqu'à ce qu'elle ait fait le tour de la ville. Il n'avait pas d'autre choix que de croire en leur désir, tout comme Nox avait cru au sien. 1075 avait dissimulé les pages interdites sous leurs sièges. Même s'il ne touchait que trois personnes sur les vingt mille présentes lors de chaque Manifestation, ça en valait la peine.

Les derniers spectateurs quittèrent le stade juste avant que les Agents ne ferment les portes. 1075 les regarda s'en aller ; il pria pour qu'ils soient à la hauteur.

Avant de cacher les chapitres, pliés en quatre, entre les barres métalliques soudées aux strapontins, l'Agent avait rajouté ses propres mots. Très tôt, 1075 avait appris qu'on ne peut faire disparaître un arbre sans arracher ses racines. Son nom s'étalait en lettres capitales maladroites :

CHARLES COBAN

Faire régner la terreur avait été le seul moyen de transmettre les livres à d'autres individus. Le Garde appréciait son nouveau Tuteur pour les vertus qu'il inculquait aux Agents : rigueur et discipline. 1075 préconisait des tests d'effort plus difficiles : sa mémoire des sous-sols s'était volatilisée. Il créait de la souffrance, de la sueur, des blessures partout où il passait. Ses collègues étaient trop occupés à tenter de suivre le rythme pour le soupçonner du moindre écart. 1075 ne trompait pas le système : il était le système.

Le soir de la confrontation, après le départ de Lucie, il s'était rué dans les toilettes. Bien évidemment, elle avait trouvé la cachette : le tube de plastique dévissé reposait sur le bord du lavabo. Dans la pièce voisine, les employés ronflaient, la télé diffusait un documentaire sans voix off.

Le tube était plein.

Avec une précaution enfantine, il avait pris la chose entre ses deux mains, puis s'était assis contre le mur, comme à son habitude. Après qu'il eut renversé le cylindre sur le carrelage, l'effroi et l'impatience tissèrent en lui leurs liens invisibles.

À ses pieds, une dizaine de feuillets, très fins, soigneusement roulés, retenus par un élastique brun, s'échouèrent sans bruit. 1075 les fixa comme un animal sauvage ; il ignorait ce qu'il était censé ressentir. Nox n'avait rien dit, rien proposé. Il s'empara du rouleau, défit l'élastique qui éclata entre ses doigts fébriles. Il ne contrôlait plus son corps. L'appréhension le submergeait. 1075 prit une profonde inspiration et déroula la première feuille. Aucune mention de numéro de fabrication. Pas de série d'impression. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un Terreur, d'un Chagrin ou d'un Frisson. Le texte était anonyme, aucun titre, aucun nom de Maison de Mots ou de Liseur. Dans un coin, une main, aussi experte que celle d'un médecin, avait griffonné :

Faites-en bon usage.

Pendant que ses domestiques dormaient d'un sommeil innocent, les entrailles de 1075 firent des bonds dans leur enveloppe de chair. Il relut dix fois les pages offertes par Nox : ça n'avait rien à voir avec la production actuelle. Trois premiers chapitres d'un texte inclassable.

Les émotions faisaient l'amour ; l'auteur jouait avec la peur, s'amusait à alterner angoisse et humour. 1075 ne savait plus où donner de la tête. Happé par l'histoire, il était persuadé de vivre une grande aventure dont il connaissait le héros depuis sa plus tendre enfance. Enfin, les barricades tombèrent. Il lisait un livre d'un genre nouveau, ou plutôt d'un genre interdit depuis qu'on avait poussé Nox à abandonner ses toxicomanes pour s'occuper du reste du pays. À la fin du troisième chapitre, la mention *littérature* était imprimée en lieu et place du numéro de page. 1075 ne connaissait pas ce mot, il ne l'avait jamais entendu.

Le texte racontait l'histoire d'une souris rendue intelligente grâce à la science expérimentale. Excités par leur découverte, les chercheurs reproduisaient le processus sur un attardé mental. Le cobaye exposait ses états d'âme dans un journal de bord quotidien. Plus le récit progressait, plus le héros usait de mots savants et plus il se rendait compte de la manipulation dont il était la victime.

1075 adorait la souris et son compagnon. Impatient, il espérait la suite.

Nox voulait qu'il agisse ; s'il se sentait emporté par cette histoire, d'autres pouvaient également mordre à l'hameçon. Ce livre n'était pas un anesthésiant : il donnait l'impression d'avoir trop peu d'essence et tant de choses à brûler. Les Maisons de Mots anéantissaient les joies les plus simples : ils étaient des milliers de spectateurs prisonniers de leurs filets. La souris pouvait renverser l'ordre du monde. Il fallait du temps. Prendre des risques, faire *bon usage* de sa place au sein du Service National. Nox lui proposait de donner du sens à sa vie ; cadeau empoisonné. Cette offre nécessitait des sacrifices plus importants que ceux qu'il avait acceptés jusque-là. La ruse ne suffisait pas ; il devait se métamorphoser, jouer deux rôles, se donner corps et âme au Service National et au nouveau Programme Nox, celui qu'ils étaient seuls à connaître. Plus de concentration, plus de risques : 1075 devait devenir quelqu'un d'autre s'il voulait être quelqu'un tout court. C'était la seule issue.

Ainsi, l'appartement, les uniformes, l'écran géant, la piscine, le parc, les chèques, tout était resté comme avant. Simplement, il rentrait plus tard. Une fois par mois, un coursier se présentait au Bureau des Tuteurs, demandait à le voir en personne : il lui remettait des cadeaux de la part d'une femme anonyme. Ses collègues riaient sous cape, ignorant que l'expéditrice était celle qui leur avait permis de changer d'existence. Les présents étaient toujours doublés d'une dizaine de pages cachées dans le double fond d'une boîte de chocolats. Chaque chapitre portait la mention *littérature*.

Désormais, dans les toilettes, le tube était vide. Au premier étage, le maître des lieux, debout contre la baie vitrée de sa chambre,

contemplant d'un œil soulagé le mouvement des arbres au-dessus du bassin privé. Il imaginait une femme qu'il ne désirait pas en train de se coucher dans un lit déserté par la chaleur. 1075 avait choisi de la suivre dans sa croisade pour remplir le vide de son existence et s'autoriser à croire qu'il n'était plus seul. Longtemps, Charles Coban avait pensé que le courage consistait à mettre son poing dans la gueule de ceux qui lui faisaient du mal, blessaient ses proches, terrorisaient ses amis, ses voisins, sa famille. Il n'existait pas meilleure preuve de bravoure, d'honnêteté ; il méprisait les hommes placides, les adolescents tranquilles et les mères résignées. Leur lâcheté le dégoûtait.

Un jour pourtant, devant la tombe fraîchement ouverte qu'était le visage pâle de Lucie Nox, il prit conscience que le courage consistait à ne pas céder à la violence au moment où on en éprouvait le plus le besoin.

Du même auteur :

*Le Roi n'a pas sommeil
Méfiez-vous des enfants sages*

Le Manifeste des enfants sauvages (Hors commerce)

Les littératures étrangères aux Éditions Viviane Hamy
(Extraits du catalogue)

Traduit du portugais
Gonçalo M. Tavares
Monsieur Valéry
Monsieur Calvino
Monsieur Kraus
Monsieur Brecht
Jérusalem

Apprendre à prier à l'ère de la technique
(Prix du Meilleur livre étranger 2010)
Un voyage en Inde

Traduit du russe
Gaïto Gazdanov
Chemins nocturnes
Le Retour du bouddha
Éveils
Le Spectre d'Alexandre Wolf
Boris Khazanov
L'Heure du roi

Traduit du grec
Dimitris Stefanàkis
Jours d'Alexandrie
(Prix Méditerranée étranger 2011)
Film noir

Traduit du hongrois
Magda Szabó
La Porte
(Prix Femina étranger 2003)
La Ballade d'Iza
Le Faon
Rue Katalin
(Prix Cévennes 2007)
Le Vieux Puits
L'Instant

Róbert Hász
Le Jardin de Diogène
La Forteresse
Le Prince et le Moine

Sommaire

Couverture

Présentation

Le livre

L'auteur

Le Rire du grand blessé

Copyright

Préambule

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 2

Archives personnelles n° 482, notes de M. C. Coban, non datées.

Chapitre 4

Archives personnelles n° 3917, de M. C. Coban. Non datées.

Chapitre 6

Chapitre 7

Archives classées, n° 6931. Notes de M. C. Coban, non datées.

Chapitre 9

Archives personnelles n° 1692, de M. C. Coban. Non datées.

Chapitre 11

Archives personnelles n° 365, de M. C. Coban. Non datées.

SECONDE PARTIE

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Archives personnelles n° 8217 de M. C. Coban. Non datées.

Chapitre 17

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

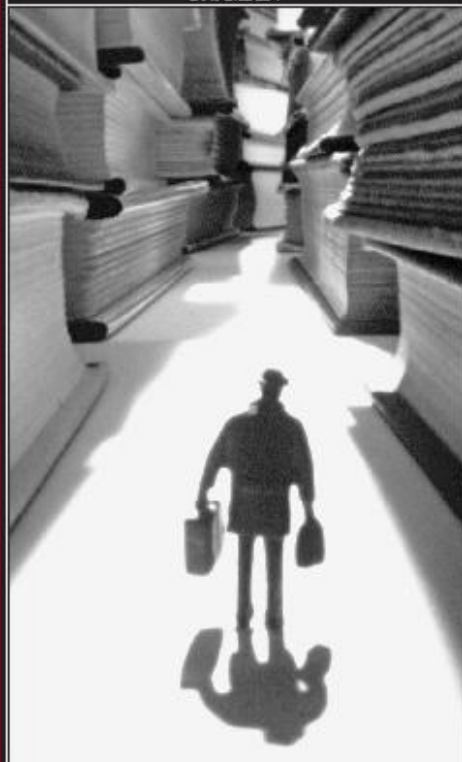
[Du même auteur](#)

[Sommaire](#)

CÉCILE COULON

*L*E RIRE DU GRAND BLESSÉ

ROMAN



Viviane Hamy